

REVUE DE L'IMFC



UNE PUBLICATION DE L'INSTITUT DU MARIAGE ET DE LA FAMILLE CANADA

SUJETS TABOUS ET
JEUNESSE CANADIENNE
NOS ENFANTS ET LA POLITIQUE,
LE SEXE ET LA RELIGION

LA FÊTE ÉLECTORALE

Si les élections sont comme les partis,
les jeunes ne sont pas au rendez-vous.
Pourquoi nos plus jeunes électeurs
brillent-ils par leur absence?

LA FOI DE NOS JEUNES

Aujourd'hui, les jeunes s'intéressent à la foi et tentent de lui donner diverses formulations.

TROUBLES DE L'ALIMENTATION

Ce que la famille peut faire pour les atténuer

QUE SE PASSE-T-IL DANS LE CERVEAU DE NOS ADOS?

Plus que les parents ne pourraient le croire

SCIENCE POLITIQUE

Lorsque les recherches médicales ne sont pas des recherches médicales

PLUS

Une entrevue avec
Wendy Shalit, auteur
de *Girls Gone Mild*





QU'Y A-T-IL AU CŒUR DE LA FAMILLE CANADIENNE?

UN NOUVEAU RAPPORT, PARU LE 20 SEPTEMBRE 2007,
ANALYSE LA LUTTE INTERNE VISANT À TROUVER UNE FORMULE
ADÉQUATE POUR LES RELATIONS. VOUS Y TROUVEREZ DES RÉPONSES
AUX QUESTIONS CONCERNANT LES PROBLÈMES RELATIONNELS,
LES FINANCES FAMILIALES, LA FAÇON D'ÉLEVER LES ENFANTS, ETC. CON-
SULTEZ LE SITE WWW.IMFCANADA.ORG POUR TÉLÉCHARGER LE RAPPORT.

TABLE DES MATIÈRES

articles

LA FÊTE ÉLECTORALE 8

Si les élections sont comme les partis, les jeunes ne sont pas au rendez-vous. Pourquoi nos plus jeunes électeurs brillent-ils par leur absence?

Par Peter Jon Mitchell

TROUBLES DE L'ALIMENTATION 13

Ce que la famille peut faire pour les atténuer

Par Kate Fraher

SCIENCE POLITIQUE 18

Lorsque les questions médicales deviennent politiques, votre santé est en jeu. L'avortement illustre bien ce phénomène. Mais tout espoir n'est pas perdu.

Par Andrea Mrozek

LA FOI DE NOS JEUNES 21

Aujourd'hui, les jeunes s'intéressent à la foi et tentent de lui donner diverses formulations

Par Dave Quist

QU'EST-CE QUI SE PASSE-T-IL DANS LE CERVEAU DE NOS ADOS? 23

Plus que les parents ne pourraient le croire

Par le Dr Kelly Schwartz

LES HOMMES SANS-ABRI ET LEURS FAMILLES 27

Quel rôle la famille joue-t-elle dans la vie des hommes sans-abri au Canada? L'IMFC a entrepris une nouvelle étude sur les sans-abri et les structures familiales

Par Peter Jon Mitchell

LE MARIAGE: LES RÈGLES DU JEU 28

La publicité récente sur la question de la polygamie – une occasion de réfléchir sur le mariage... une fois de plus

Par Andrea Mrozek

LE MOT DU DIRECTEUR EXÉCUTIF DE L'IMFC 2

COLLABORATEURS 3

DERNIÈRES NOUVELLES 4

LE POINT SUR LES RECHERCHES 5

QUESTIONS ET RÉPONSES 6

À quoi bon être sexy? • *Un entretien avec Wendy Shalit, auteur de Girls Gone Mild*

RECENSIONS 30

Girls Gone Mild de Wendy Shalit • *From Nurturing the Nation to Purifying the Volk* de Michelle Mouton • *The War Between The State and The Family* de Patricia Morgan • *Everything Conceivable* de Liza Mundy

POUR CONCLURE 32

La réalité de MTV

départements



LE MOT DU DIRECTEUR EXÉCUTIF DE L'IMFC



WU'EST-IL DONC ADVENU DE L'ÉTÉ? J'espère que le vôtre a été aussi agréable que le mien.

Nous voilà maintenant au cœur de l'automne et déjà, à l'horizon de nos pensées, pointe le « nouvel an ». Pour beaucoup d'entre nous, le week-end de la fête du travail est un moment clé de l'année : le début de l'année scolaire, le retour à la routine familiale (et aux multiples activités qui l'accompagnent), les journées de plus en plus courtes et les coloris d'automne.

Le changement fait partie de notre quotidien. Nos jeunes et nos nouveaux adultes sont aux prises avec un changement qui bouscule leurs habitudes, qui ne cesse d'altérer le monde qui les entoure. Le

téléphone cellulaire, Facebook, iPod et la messagerie électronique, de même qu'une gamme d'autres technologies ont transformé leur univers de communication, de divertissement et d'interaction sociale.

Voilà pourquoi nous avons décidé de consacrer le présent numéro aux jeunes et aux jeunes adultes. Il nous incombe de les comprendre et de les aider à relever les défis anciens et nouveaux auxquels ils font face. Il y va de leur avenir – et du nôtre. Tout indique que certaines des questions que soulèvent les jeunes et les jeunes adultes sont insensibles au temps. Le taux de participation des jeunes aux élections demeure peu élevé depuis les années 80. Pourquoi les jeunes n'assument-ils pas leur responsabilité de citoyen en votant lors d'élections? Et pourquoi tant de jeunes, surtout de sexe féminin, sont-ils aux prises avec des problèmes de boulimie ou d'anorexie? Et puis il y a les problèmes spirituels, un aspect de la vie des jeunes auquel les médias n'accordent à peu près aucune attention. Quel rôle la foi joue-t-elle dans la vie des jeunes adultes aujourd'hui? Enfin, les Canadiens se rendent-ils compte que l'avortement est un phénomène qui concerne surtout les jeunes et qu'il comporte des risques énormes pour leur santé mentale? (*L'American Psychological Association* réexamine actuellement sa position à ce sujet en se fondant sur de nouvelles recherches.) Voilà donc quelques-unes des questions que nous abordons dans la présente édition de *la revue de l'IMFC*.

Vous y trouverez également les premiers résultats d'une nouvelle étude que nous effectuons avec *Ottawa Mission*, un refuge pour hommes sans-abri, sur les relations que ces hommes entretiennent avec les membres de leur famille. Nous vous invitons aussi à lire un article sur une nouvelle tendance chez les jeunes, qui consiste à se rebeller contre la culture pop en cultivant la modestie. Vous trouverez dans ce numéro un entretien avec Wendy Shalit, auteur de *Girls Gone Mild*. Il s'agit d'une tendance créée par nos filles, contre l'avis de nombreux parents, et c'en est une que nous encouragerons.

Si vous avez pu participer à notre Deuxième Conférence annuelle sur la famille, tenue le 27 septembre, à Ottawa, merci de l'avoir fait. Si vous n'avez pas pu le faire, n'hésitez pas à consulter les textes des conférences et les fichiers sonores sur notre site Internet (imfcanada.org). La conférence avait pour thème « Affaires familiales : mariage, argent et garderie » et avait pour objet de déterminer comment les politiques des pouvoirs publics peuvent aider à résoudre les problèmes familiaux les plus fréquents. Avec l'aide des experts invités, nous avons tenté de comprendre comment les politiques économiques et sociales se recourent et quelles en sont les conséquences sur la famille. Pour de plus amples renseignements sur la Conférence, veuillez reporter à la section « événements » de la revue.

J'espère que ce numéro saura vous plaire. À la prochaine!

éditeur

Institut du mariage et de la famille Canada,
une initiative de *Focus on the Family Canada*,

Casier postal 9800, station Terminal

Vancouver, Colombie-Britannique, V6B 4G3

directeur de la rédaction

Dave Quist

rédaCTRICE en chef

Andrea Mrozek

réviseuse

Brigitte Pellerin

directrice artistique

Andrea Smith

avis de non-responsabilité

Bien que les informations figurant dans le présent document aient fait l'objet d'une attention soignée, l'éditeur n'est pas responsable des erreurs, typographiques ou autres, qui ont pu s'y glisser.

Les opinions décrites sont uniquement celles de leurs auteurs et ne correspondent pas nécessaires à celles de l'IMFC, de *Focus on the Family Canada*, ou de son conseil d'administration.

© 2007 Focus on the Family Canada

Tous droits réservés. Droit international d'auteur garanti. Imprimé au Canada. Aucun passage de la présente publication ne peut être reproduit, en tout ou en partie, sans le consentement préalable de l'Institut du mariage et de la famille Canada, donné par écrit.

syndication de contenu

Institut du mariage et de la famille Canada,

130 rue Albert, suite 2001,

Ottawa, Ontario, K1P 5G4.

La revue de l'IMFC est publiée semestriellement.

ISSN 1715-5711

renseignements sur les abonnements

Revue de l'IMFC,

130 rue Albert, suite 2001 Ottawa,

Ontario, K1P 5G4

Tél. 613.565.3832

Télécopie 613.565.3803

Appels sans frais: 1-866-373-IMFC (4632).

Courrier électronique info@imfcanada.org

www.imfcanada.org

COLLABORATEURS



ANDREA MROZEK est directrice de la recherche et des communications à l'Institut du mariage et de la famille Canada. Avant de se joindre à l'Institut, elle était corédactrice au *Western Standard*, un magazine indépendant publié à Calgary. Elle a également travaillé dans le domaine des politiques de la santé et de l'éducation à l'Institut Fraser, où elle a participé à la rédaction d'une étude intitulée *Let the Funding Follow the Children: A Solution for Special Education in Ontario*. En plus d'avoir collaboré au magazine *Toronto Life* et à deux revues politiques publiées à Prague, en République tchèque, elle a géré le programme de communications d'une société torontoise de consultants en matière de retraite et d'avantages sociaux. Elle détient une Maîtrise en histoire de l'université de Toronto.

KELLY DEAN SCHWARTZ est professeur agrégé de psychologie et chef du programme des sciences du comportement au Collège universitaire Ambrose, à Calgary, en Alberta, où il enseigne depuis plus de 10 ans. Il a également travaillé comme psychologue au sein de la Commission scolaire de Calgary, où il était responsable des soins aux enfants souffrant de graves problèmes d'apprentissage ou de désordres émotifs. Le Dr Schwatz détient un Ph. D. en psychologie sociale de l'université de Calgary. Il s'intéresse notamment aux facteurs psychosociaux qui influent sur le développement de la famille et sur la vie des adolescents, notamment les questions d'identité, de formation morale et d'éducation à la foi. Il est marié et père de trois enfants d'âge scolaire.

PETER JON MITCHELL est analyste de la recherche à l'Institut du mariage et de la famille Canada. Ancien travailleur auprès des jeunes, Peter Jon a été associé à plusieurs organismes à but

non lucratif dont la mission est axée sur les jeunes. En plus de s'intéresser à tout ce qui concerne la jeunesse, il a poursuivi des études sur la culture, la société et les politiques des pouvoirs publics à l'*Institute of Focus on the Family*, au Colorado. Il possède une formation en science politique et en histoire et a poursuivi des études de deuxième cycle en théologie. Il complète actuellement des études en vue de l'obtention d'une maîtrise.

KATE FRAHER est chercheuse auprès de l'Institut du mariage et de la famille Canada. Elle a complété avec succès le *Trinity Western University's Laurentian Leadership program*, à Ottawa, ainsi qu'un stage au Centre canadien de lutte contre l'alcoolisme et les toxicomanies. Elle poursuit des études de maîtrise en science politique à la *Trinity Western University*, à Langley, en Colombie-Britannique.

DAVE QUIST est directeur exécutif de l'Institut du mariage et de la famille Canada. Il a occupé divers postes sur la colline parlementaire et a été candidat lors de l'élection fédérale de 2004. Il compte plusieurs années d'expérience dans le domaine de l'administration municipale, notamment en matière de gestion des piscines, des arénas, des centres de personnes âgées, des galeries d'art et des musées. Dave a accordé de nombreuses entrevues à des médias locaux et nationaux, dont le *Globe and Mail*, le *National Post*, le réseau anglais de Radio-Canada et la station *The New 980* (Montréal). Il a également été interviewé sur « Mike Duffy Live », au Bulletin de nouvelles CTV et à l'émission *The New VI* (Victoria, Colombie-Britannique). Dave détient un Baccalauréat en sciences de l'université de l'Oregon et une Maîtrise en administration publique de l'université Queen's, à Kingston, en Ontario.

DERNIÈRES NOUVELLES

DEUXIÈME CONFÉRENCE ANNUELLE SUR LES POLITIQUES FAMILIALES : UN SUCCÈS RETENTISSANT

Une « conférence stimulante et de haut calibre » disent les délégués.

OTTAWA, CANADA, le 27 Septembre 2007 — Lors de la Deuxième Conférence annuelle de l'Institut du mariage et de la famille Canada tenue à Ottawa, il a été surtout question des politiques économiques à l'appui des politiques familiales. Quelque 80 délégués provenant de gouvernements, d'instituts de recherche, d'organismes sociaux et du public se sont réunis à l'hôtel Sheraton pour discuter de la façon dont les pouvoirs publics peuvent utiliser les politiques économiques pour appuyer la famille canadienne. Les médias étaient bien représentés et l'IMFC a obtenu une très bonne couverture médiatique dans les journaux du pays, ainsi que dans les stations de radio de Toronto, Montréal et Ottawa.

La journée a débuté par un exposé du Dr Jennifer Roback Morse, qui a su tenir son auditoire en haleine pendant une bonne partie de la matinée. Vint ensuite une communication du Dr Doug Allen faisant appel aussi bien à la poésie qu'à une analyse économique des versements pour le soutien d'un enfant. Le Dr Allen a proposé une interprétation très particulière de la dissolution conjugale et du rôle des tribunaux au Canada. Quant à David Blankenhorn, il a traité des conséquences des mariages brisés sur l'économie, soulignant que les ruptures dans les rapports sociaux ont des répercussions financières très nettes. Patricia Morgan a également parlé du régime de garderie au Royaume-Uni et Peter Shawn Taylor des familles et de la pauvreté au Canada. Soyez à l'écoute lors de notre conférence l'an prochain.



Le Dr Jennifer Roback Morse traite de la cohabitation et du mariage



Patricia Morgan répond à une question



Dave Quist, directeur exécutif de l'IMFC, accueille les délégués



David Blankenhorn parle de son dernier livre - *The Future of Marriage*



Le Dr Kelly Schwartz explique son enquête sur les points forts de la famille



De gauche à droite : Doug Allen, Patricia Morgan, Peter Shawn Taylor, David Blankenhorn et Jennifer Roback Morse

LE POINT SUR LES RECHERCHES

LE PLACEMENT PRÉCOCE DES ENFANTS DANS DES GARDERIES ENTRAÎNE-T-IL DES EFFETS À LONG TERME ?

BELSKY, J., ET AL. *THE NICHD EARLY CHILD CARE RESEARCH NETWORK. (MARCH/APRIL 2007). CHILD DEVELOPMENT VOL. 78, NO. 2.*

La dernière version de l'étude longitudinale sur les effets des garderies a été rendue publique au printemps par le *NICHD Early Child Care Research Network* des États-Unis. Cette étude, entreprise en 1990, a pour objet de suivre l'évolution d'un groupe d'enfants à compter de l'âge d'un mois. Il s'agit de la première étude permettant de mesurer les effets statistiques de la qualité, de la quantité et du type de soins sur le fonctionnement cognitif et social des enfants, et d'évaluer les rapports les plus récents sur le développement des enfants aux niveaux de la cinquième et de la sixième années. Comme au cours des années précédentes, les chercheurs ont constaté que le meilleur indicateur prévisionnel du développement des enfants est la qualité de l'attention parentale dont ils jouissent. Comme on l'a observé dans les années passées, plus la qualité de la présence parentale (« parenting ») est élevée, plus les résultats obtenus par les élèves de cinquième année pour les tests de lecture, de mathématique et de vocabulaire sont élevés. Dans le cas des élèves de sixième année, le meilleur indicateur prévisionnel de bon comportement, de bonnes aptitudes sociales, de bon fonctionnement socio-émotionnel et de bonnes habitudes de travail est, non pas le type de soins, mais un niveau élevé de présence parentale. En ce qui concerne les effets durables de la garderie à un stade précoce, les enfants de cinquième année ayant été exposés à un niveau plus élevé de garderie dans quelque contexte que ce soit obtiennent de meilleurs résultats dans les tests de vocabulaire. Toutefois, les enfants ayant passé plus de temps dans des centres de garderie éprouvent plus de difficultés de comportement en sixième année. Les chercheurs font observer que d'autres recherches doivent être effectuées pour comprendre pourquoi des effets persistants, comme les difficultés de comportement, peuvent avoir des conséquences collectives pour les écoles, les terrains de jeux et la société en général. « Que se produit-il lorsque la garderie influe légèrement sur beaucoup d'enfants? », demandent-ils. Il faut d'autres études pour comprendre les effets de la garderie précoce sur le développement des enfants au niveau collectif, et pas seulement au niveau individuel. □

MARITAL BREAKDOWN AND SUBSEQUENT DEPRESSION

ROTERMANN, M. (MAY 2007). *ARCHIVES HEALTH REPORTS VOL. 18, NO. 2. STATISTIQUES CANADA. SOURCE : HTTP://WWW.STATCAN.CA/ENGLISH/FREEPUB/82-003-XIE/2006005/ARTICLES/MARITAL/PART10(MARITAL)_E.PDF.*

Cette étude utilise les données longitudinales de l'Enquête nationale sur la santé de la population, effectuée par Statistique Canada, pour analyser les liens entre divorce et dépression chez les Canadiens âgés de 20 à 64 ans. L'étude conclut que les hommes et les femmes dont le mariage ou l'union de fait a été récemment dissout étaient presque quatre fois plus susceptibles de subir une dépression de deux ans que les personnes dont le mariage ou l'union de fait demeure intact. Comme cela se produit souvent dans de tels cas, cette étude tend à exonérer rapidement le divorce

en attribuant la dépression à ce que les experts appellent d'autres facteurs, comme la diminution des rapports avec les enfants, la baisse du revenu, le rétrécissement des réseaux sociaux, les changements dans les habitudes de travail, etc. Ce que le rapport ignore, c'est que ces autres facteurs ont pour cause immédiate le divorce. Le divorce est en réalité la première cause et se situe à l'origine de nombreux changements affligeant hommes et femmes. Il ne s'agit pas de quelque chose dont les effets négatifs peuvent être attribués à d'autres facteurs. Une des conclusions les plus intéressantes de l'étude est que les hommes sont plus susceptibles que les femmes de subir une dépression par suite d'une rupture. Les chercheurs postulent que le risque de dépression est plus élevé chez les hommes parce que leurs réseaux sociaux sont moins étendus que ceux des femmes, certains hommes ayant l'habitude de s'en remettre à leurs épouses pour ce qui est de la vie sociale. La diminution des rapports avec les enfants peut également entraîner un risque plus élevé de dépression chez les hommes : la proportion des hommes vivant avec moins d'enfants au foyer à la suite d'une séparation est de 34 %, celle des femmes n'étant que de 3 %. □



THE CHANGING INSTITUTION OF MARRIAGE: ADOLESCENTS' EXPECTATIONS TO COHABIT AND TO MARRY

MANNING, W.D., LONGMORE, M.A., GIORDANO, P.G. *BOWLING GREEN STATE UNIVERSITY. (AUGUST 2007). JOURNAL OF MARRIAGE AND FAMILY VOL. 69: 559-575.*

Cette étude est l'une des premières envisageant le mariage et la cohabitation du point de vue des espoirs des adolescents de vivre avec quelqu'un ou de se marier, ou les deux. Les chercheurs signalent que, bien que quelques études analysent les espoirs des gens au sujet du mariage, très peu d'entre elles traitent des espoirs de vivre avec quelqu'un en dehors du mariage, et ce malgré les tendances récentes selon lesquelles la plupart des couples cohabitent avant de se marier. L'étude, qui repose sur des données de la *Toledo Adolescent Relationships Study*, effectuée par Lucas County, dans l'Ohio, conclut que au moins la moitié des adolescents prévoit cohabiter et se marier. Cet espoir est influencé par les expériences des adolescents en matière de fréquentations, par les croyances, par l'influence

des parents, ainsi que par leurs caractéristiques et leurs comportements. Chez les adolescents vivant une relation et les adolescents sexuellement actifs, l'espoir de cohabiter avant le mariage est plus élevé que chez les autres. Par ailleurs, chez les adolescents plus religieux, l'espoir de se marier sans cohabitation préalable est plus élevé que chez les autres adolescents. Dans l'ensemble, l'espoir des adolescents de se marier est plus grand que celui de cohabiter. Quelque 25 % des répondants ont déclaré n'avoir aucune intention de cohabiter et très peu projettent de cohabiter sans se marier. Selon les chercheurs, ces résultats indiquent que « l'avenir du mariage en tant qu'institution sociale et signe de prestige social est assuré. » Bien que la cohabitation ne soit pas étrangère aux projets d'avenir de plusieurs adolescents, ceux-ci ne la conçoivent pas comme un substitut au mariage. □

GENERATION GAP IN VALUES, BEHAVIORS: AS MARRIAGE AND PARENTHOOD DRIFT APART, PUBLIC IS CONCERNED ABOUT SOCIAL IMPACT

TAYLOR, P., FUNK, C., CLARK, A. (JULY 1, 2007). *THE PEW RESEARCH CENTER. SOURCE : HTTP://PEWRESEARCH.ORG/ASSETS/SOCIAL/PDF/MARRIAGE.PDF.*

Cette étude, effectuée par le Pew Research Center, aux États-Unis, conclut que les jeunes générations ont peu de choses en commun avec les générations antérieures lorsqu'il est question de mariage et d'amour. Selon les auteurs, près de la moitié (47 %) des personnes dans la trentaine et dans la quarantaine ont vécu avec un « partenaire romantique », alors que le pourcentage correspondant chez les personnes de plus de 65 ans n'est que de 20 %. L'âge est également un bon indicateur prévisionnel des opinions concernant les naissances hors mariage. Ici encore, au moins 40 % des moins de 50 ans pensent qu'il n'y a aucun mal à avoir un enfant hors mariage ou que c'est mal uniquement dans certains cas particuliers. Chez les 65 ans ou plus, la proportion est d'un peu plus de 20 %. Les chercheurs signalent que ces conclusions peuvent expliquer pourquoi près de quatre enfants sur 10 (37 %) aux États-Unis naissent hors des liens du mariage. Ils se disent étonnés par le fait que seulement 41 % des répondants ont déclaré que les enfants constituent un élément important du mariage, alors que 65 % des répondants se sont dits du même avis en 1990. Lorsque l'on a demandé aux répondants d'indiquer l'importance relative de divers facteurs dans la réussite d'un mariage, la fidélité du partenaire, la qualité des rapports sexuels, le partage des tâches domestiques, un niveau satisfaisant de revenu, un bon logement, des croyances religieuses communes et des intérêts et des goûts communs avaient tous présence sur les enfants. Pourtant, les gens mariés ayant des enfants ont indiqué que leurs enfants étaient une de leurs plus importantes sources de bonheur et d'épanouissement et que seule la relation avec leur conjoint occupait une place comparable. □

À QUOI BON ÊTRE SEXY?

LES JEUNES FILLES SONT INCITÉES, PARFOIS PAR LEURS PARENTS, À PARAÎTRE SEXY À UN ÂGE DE PLUS EN PLUS JEUNE. FAUT-IL S'ÉTONNER QU'ELLES VEUILLENT RÉSISTER À CES PRESSIONS.



Wendy Shalit est l'auteur de *Girls Gone Mild: Young women reclaim self-respect and find it's not bad to be good*. Ce livre, son plus récent, décrit comment les jeunes femmes sont en train de se rebeller contre la « pornification » de notre culture et contre les valeurs de la révolution sexuelle. Son premier livre, *A Return to Modesty: Discovering the lost virtue*, paru en 1999, a reçu un accueil si enthousiaste que Shalit a créé un forum virtuel sur Internet – *Modestyzone.net*. Son message en faveur de la modestie a retenu l'attention de beaucoup d'hommes, dont certains lui ont demandé si elle connaissait de « bonnes jeunes filles » qu'ils pourraient fréquenter (si elle avait plus de temps, dit-elle, elle créerait un service de rencontres). Shalit détient un B.A. en philosophie de Williams College, à Williamstown, au Massachusetts. Elle a signé des textes dans *Commentary*, *The Wall Street Journal* et *Slate*. Ses livres ont suscité des débats animés sur la révolution sexuelle et sur ses effets sur les femmes. Elle habite actuellement Toronto avec son mari et son fils de trois ans.

IMFC Qu'est-ce qu'une « bonne jeune fille »? Et qu'est-ce qu'une « mauvaise fille »?

WENDY SHALIT Eh bien, si j'ai écrit *Girls Gone Mild*, c'est pour affirmer que nous ne comprenons pas les « bonnes jeunes filles »; nous sommes portés à croire que les filles qui se comportent de manière plus conservatrice sont dociles ou réprimées – c'est-à-dire « douces » – mais dans une conjoncture culturelle où la pornographie est devenue presque banale, ce sont les filles relativement plus modestes qui sont les véritables rebelles. Mon but était, non pas de répartir les filles en catégories, mais d'examiner les catégories qui existent déjà. Je cite donc diverses personnes, des leaders féministes par exemple, qui défendent les vidéos *Girls Gone Wild* en prétendant que « se promener sur les plages les seins nus est une façon de dire qu'il est sexy d'être une mauvaise fille ». Pour beaucoup de gens, la pire chose qui puisse advenir à une jeune femme de nos jours, c'est qu'elle soit bonne. On utilise diverses expressions péjoratives pour décrire les jeunes filles qui ont le sens de la modestie. Les gens les insultent en disant que ce sont de saintes nitouches ou qu'elles ont des « complexes ». J'essaie d'encourager les gens à passer outre à la perception négative des jeunes femmes qui veulent se réserver pour une personne qu'elles estiment spéciale. Plutôt que de nous moquer de ces jeunes femmes, reconnaissons qu'elles ont fait un choix valide! Si nous ne réussissons pas, elles n'auront pas vraiment de choix.

IMFC Pourquoi, dans notre société, les femmes se sentent-elles obligées d'adopter le style « mauvaise fille » que vous décrivez?

WS Certaines sont axées sur les médias, la télévision et l'industrie de la musique. Il s'agit là d'un facteur important mais, à mon avis, ce n'est pas le point essentiel. Bien qu'il y ait une controverse sur la question, je crois que les pressions proviennent souvent des parents. J'ai commencé à m'en rendre compte lorsque mon premier livre a paru : les lettres d'appui venaient de jeunes, tandis que les attaques provenaient presque invariablement de Baby Boomers. En ce qui concerne les parents Boomers, ils ont fait l'expérience de certaines anticipations et se sont rebellés contre elles. Et sans s'en rendre compte, ils ont dans bien des cas transmis à la génération qui a suivi un nouvel ensemble d'anticipations « libératoires » qui peuvent être tout aussi étouffantes. Il incombait autrefois aux parents d'établir des limites et de protéger l'innocence de l'enfant. Mais aujourd'hui, il arrive souvent que la mère dise à sa fille : « ne prends pas un air trop démodé » ou « il faut essayer les souliers avant de les acheter », ce qui est une façon de légitimer les relations sexuelles avant le mariage. À mon avis, ce renversement culturel a été très néfaste pour les jeunes femmes. Il y a des mères qui privilégient maintenant « l'expérience » et qui, si leurs filles sont encore vierges lorsqu'elles font leur études collégiales, se demandent ouvertement si elles ne sont pas lesbiennes. Des études ont démontré que

les parents sont deux fois plus susceptibles que leurs enfants de considérer la virginité comme une « source d'embarras ». Je crois que ces différences intergénérationnelles sont importantes.

IMFC Pourquoi croyez-vous que, à certains égards, être une « mauvaise fille » est une plus grande source d'oppression qu'être une « bonne fille »?

WS Pour ce qui est de la pression à consentir ouvertement à des activités sexuelles, ou à adopter une attitude blasée à l'égard du sexe, cela est devenu en quelque sorte un idéal, ce qui est très préjudiciable pour les jeunes femmes. Des bambines qui portent des bikinis, des fillettes de huit ans qui portent des t-shirts sur lesquels apparaît le mot « FETISH », les pressions sur les adolescentes pour qu'elles se donnent un look « hot » - et ces pressions s'exercent sur des filles de plus en plus jeunes -, tout cela donne la chair de poule. J'ai été fascinée de voir Lindsay Lohan décrire son problème de comportement en termes de « people-pleasing ». À la fin de 2006, elle a mis l'habitude qu'elle avait de faire la fête des nuits entières et à se « rendre malade » sur le compte de son désir de « faire plaisir au monde! ». (« Je fais plaisir aux autres » a-t-elle déclaré au reporter du magazine *InStyle*). Tout cela était très révélateur. Les jeunes femmes voudront toujours plaire aux autres, mais se conformer en se comportant comme une « folle » est bien pire, à mon avis, que de se conformer en se comportant « bien ». Il faut le reconnaître clairement : bien se comporter ne

conduit généralement pas à des blessures affectives graves ou à des maladies transmises sexuellement. Si vous faites plaisir à votre grand-mère lorsque vous n'en avez pas envie, par exemple en l'aidant à préparer le souper, vous devenez une meilleure personne. Donner est un acte qui renforce la conscience de soi et qui rend plus optimiste au sujet de l'avenir. Mais si vous plaisez à votre petit compagnon en participant à des actes sexuels qui suscitent en vous des hésitations et de l'inconfort, vous ne vous sentirez que plus mal et vous serez moins « vous-mêmes ».

IMFC Vous affirmez dans votre livre que le sexe est devenu politique. Pouvez-vous expliquer ce que cela signifie?

WS Notre époque est vraiment intéressante car beaucoup de jeunes gens commencent à se rendre compte que les rapports sexuels occasionnels ne les conduisent pas à s'assumer et qu'ils ne sont pas agréables : si quelqu'un ne se soucie pas vraiment de vous, il est peu probable qu'il se soucie de vos besoins sexuels. Ainsi, la plupart des étudiants de niveau collégial disent aux chercheurs qu'ils ont des rapports sexuels avec un partenaire, non parce que cela leur plaît, mais parce que c'est la règle : on veut faire comme tous les autres. On commence donc à se rendre compte qu'il ne s'agit pas de libération, mais d'esprit de moutonnerie. Mais très peu de gens sont prêts à admettre publiquement que tel est bien le cas. Les gens poursuivent leur carrière, voire leur vie entière, en tenant pour acquis que « si tu l'as, affiche-le », de sorte que cette philosophie ne va pas disparaître sans bruit. Et il ne faut pas oublier ceci : quiconque conteste la norme sera soumis à des attaques personnelles. J'ai reçu des menaces de mort uniquement parce que j'essaie de diffuser l'idée qu'il y a plusieurs manières de « permettre à quelqu'un de s'assumer ». Voilà ce que signifie le mot « politique » dans mon livre!

IMFC Pourquoi une jeune femme qui se livre à des rapports sexuels purement physiques, ce que l'on appelle en anglais « recreational sex », serait-elle plus émotivement réprimée qu'une femme qui ne s'y livre pas?

WS En étudiant divers ouvrages de santé et sites Internet destinés aux adolescents, j'ai constaté que les garçons romantiques et affectifs étaient loués tandis que l'idéal proposé aux filles consistait à détacher leurs émotions de leur sexualité et à faire preuve de désinvolture au sujet de leurs fréquentations. Les émotions sont ce qui nous rend humains. Mais lorsqu'on a des rapports sexuels avec beaucoup de partenaires, il faut supprimer l'instinct qui incite à établir de solides liens affectifs avec une autre personne. Nous parlons beaucoup de répression sexuelle, mais qu'en est-il de la répression émotive et affective? Il n'est pas sain de réprimer ses rêves et ses espoirs concernant l'avenir.


IMFC Vous considérez-vous comme une féministe?

WS Je m'identifie surtout à la première vague de féminisme, qui portait sur la capacité des femmes d'améliorer la société. Aujourd'hui, comme tous le savent, cette conception du féminisme n'est pas bien vue. C'est pourquoi je ne peux plus me décrire comme une féministe. Je me décrirais sans doute comme une mère et une femme juive.

IMFC Dans votre livre, vous mentionnez que les filles et les jeunes femmes à qui vous parlez sont à la recherche de nouveaux modèles. Quel type de modèle recherchent-elles?

WS Elles recherchent un modèle autre que celui qu'elles observent dans les médias, un modèle qui leur permettrait de s'assumer et d'avoir confiance en elles-mêmes sans avoir à se dévêtir. Plus les femmes constatent qu'il y a un autre modèle, plus elles choisissent ce modèle.

IMFC Mis à part les étiquettes « bonne fille » et « mauvaise fille », comment les parents peuvent-ils aider leurs filles à trouver un modèle qui leur conviennent réellement?

WS L'amour. À mon avis, tout est affaire d'amour. J'ai interrogé plus de 100 jeunes femmes pour mon livre et, invariablement, celles qui avaient suffisamment confiance en elles-mêmes pour contester les messages culturels destructeurs étaient celles qui maintenaient un lien étroit avec au moins un parent. 

...LES JEUNES FEMMES QUI AVAIENT SUFFISAMMENT
CONFIANCE EN ELLES-MÊMES POUR CONTESTER LES
MESSAGES CULTURELS DESTRUCTEURS ÉTAIENT TOU-
JOURS CELLES QUI MAINTENAIENT UN LIEN ÉTROIT
AVEC AU MOINS UN PARENT.



LA FÊTE ÉLECTORALE

SI LES ÉLECTIONS SONT COMME LES PARTIS,
LES JEUNES NE SONT PAS AU RENDEZ-VOUS.
POURQUOI NOS PLUS JEUNES ÉLECTEURS
BRILLET-ILS PAR LEUR ABSENCE?

Par Peter Jon Mitchell

Imaginez que se prépare un événement d'une si grande envergure que les journaux s'agitent à ce sujet des semaines à l'avance. Les invitations sont envoyées partout, tout le monde en parle avec fébrilité, tandis que les talk-shows de fin de soirée en font leurs choux gras. Maintenant supposez que le grand jour arrive, avec tout le faste et la solennité nécessaires, et que... personne ne vient. Oui, certains ont poliment accepté de venir, mais leur nombre est décevant par rapport aux invitations envoyées. Votre événement est un fiasco.

Bienvenue à Élections Canada. Au Canada comme dans les autres démocraties occidentales, la participation électorale est en déclin depuis plusieurs décennies. Et les moins susceptibles d'aller voter sont les plus capables de rester éveiller jusqu'aux résultats de fin de soirée, c'est-à-dire la tranche des 18 à 30 ans

Alors, qu'est-il arrivé ? Aujourd'hui l'engagement civique chez les jeunes est à son niveau le plus bas et on ne s'entend guère sur les causes. Le manque d'intérêt et les désillusions des jeunes sont-ils passagers ou témoignent-ils d'une mutation culturelle majeure ? Après les diverses campagnes, les cours et les efforts bénévoles en vue d'inciter les jeunes à voter, il est temps de s'interroger sur le rôle de la famille du 21^e siècle dans l'initiation à la citoyenneté et la socialisation politique de la prochaine génération. Les jeunes ne votent tout simplement pas et c'est la démocratie qui est en jeu.

TELS DES HÉROS DE BANDE DESSINÉE, HOLLYWOOD ET L'INDUSTRIE DU SPECTACLE SONT ENTRÉES EN ACTION POUR SAUVER LE VOTE DE LA JEUNESSE. LA SUPERSTAR DE LA MUSIQUE DIDDY (SEAN COMBS SUR LA LISTE ÉLECTORALE) A LANCÉ LA CAMPAGNE AMÉRICAINE « VOTE OR DIE » (VOTE OU MEURS).

En 2003, Élections Canada a publié une étude basée sur un sondage auprès de ceux qui, quoique inscrits, se sont abstenus de voter à l'élection fédérale de l'année 2000. Ils ont constaté que la variable déterminante pour savoir si quelqu'un votait était l'âge¹. La participation électorale diminue selon l'éventail d'âge mais est particulièrement faible parmi la cohorte des plus jeunes. Seulement 38,2 % des électeurs admissibles âgés de 25 à 29 ans se sont présentés aux urnes tandis que le taux baisse à 27,5 % pour les personnes âgées de 21 à 24 ans. La plus faible participation électorale était celle des jeunes de 18 à 20 ans, qui ont utilisé leur droit de vote dans une proportion de seulement 22,4 %². Ces chiffres sont terriblement bas en regards du taux de 80 % de participation des électeurs âgés de plus de 58 ans.

Un Diddy pour faire sortir les jeunes électeurs

Tels des héros de bande dessinée, Hollywood et l'industrie du spectacle sont entrées en action pour sauver le vote de la jeunesse. La superstar de la musique Diddy (Sean Combs sur la liste électorale) a lancé la campagne américaine « Vote or Die » (vote ou meurs) pour attirer les jeunes aux urnes. L'impact de l'opération fut moins extrême que le nom le laisse entendre. Avec « Rock the vote », MTV visait la génération de l'après baby-boom, et son vote introuvable, mettant en vedette diverses célébrités telles que Paris Hilton qui, ironiquement, a négligé de s'inscrire sur la liste électorale. « Rock the Vote » s'est qualifié lui-même de succès en 2004 puisqu'il a permis l'inscription de plus d'un million de votants, mais combien de nouvelles recrues sont allés jusqu'à voter, on l'ignore⁴. En toute honnêteté, le vote de la jeunesse a été plus élevé en 2004 qu'en 2000, bien que le groupe des moins de 30 ans avait encore, et de loin, le plus faible taux de participation.

Le cœur n'y est tout simplement pas.

Les universitaires canadiens signalent que le cynisme n'explique pas la faible participation électorale chez les jeunes. En fait, des cohortes plus âgées ayant une plus

forte participation électorale ont tendance à être davantage cyniques que les moins de 30 ans.

Lorsque les auteurs de l'enquête auprès des non-votants de 2003 ont entrepris de déterminer pourquoi les jeunes n'allaient pas voter, ils ont découvert que près de 60 % des moins de trente ans donnaient comme principale justification leur manque d'intérêt. Autre motif invoqué par 36,6 % des jeunes pour expliquer leur abstentionnisme : le fait de ne pas être suffisamment concerné par les enjeux.

Certains théoriciens soutiennent que l'engagement politique est cyclique : on vit des périodes de faible participation lorsqu'une génération ne fait que commencer à s'engager tandis que la précédente se retire progressivement. D'autres pensent que les jeunes sont plus impliqués que nous le croyons. À une époque où les partis politiques sont obsédés par la prochaine élection, le « vote anémique des jeunes » a pour conséquence que les partis s'intéressent peu aux questions touchant la jeunesse.

Therese O'Toole, professeur à l'Université de Birmingham, au Royaume-Uni, soutient que les jeunes qui ne s'engagent plus dans les institutions politiques ont trouvé d'autres moyens de s'impliquer. Si nous voulons étudier l'activité politique des jeunes, explique-t-elle, nous devons élargir la notion d'engagement civique⁹. Après tout, les jeunes donnent du temps, se joignent aux groupes de défense des droits de l'homme, partent en croisade en faveur de l'environnement et modifient leurs décisions de consommateur pour s'adapter à leurs préoccupations environnementales (en achetant, par exemple, des produits respectueux de l'environnement ou du café faisant l'objet d'un commerce équitable).

Pourtant, d'autres spécialistes confirment que même les jeunes engagés bénévolement dans diverses causes se décrivent comme peu susceptibles de voter dans une future élection¹⁰. Le professeur O'Toole fait valoir également que, quoique l'intérêt pour l'environnement croisse rapidement et que la présence des jeunes dans les rassemblements anti-mondialisations soit importante, rien n'indique que l'action politique non conventionnelle remplace l'engagement politique traditionnel.

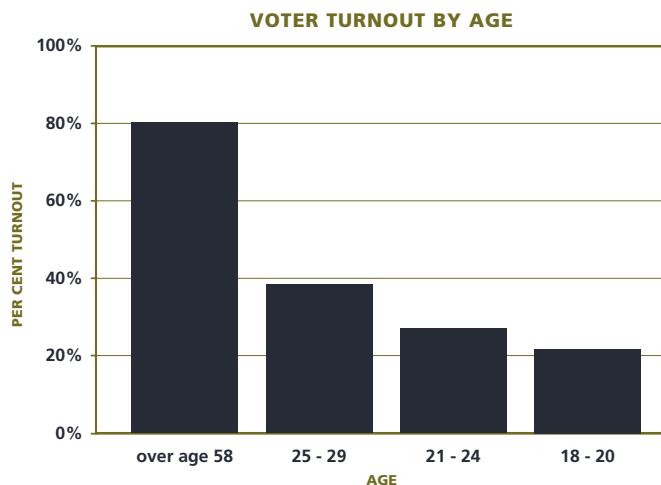
L'excitation d Millénaire

Ce bas niveau de participation est bizarre, étant donné les prévisions extrêmement optimistes pour ce groupe d'âges. Il y a seulement quelques années que les sociologues Neil Howe et William Strauss ont prédit que la génération du Millénaire, c'est-à-dire les personnes nées dans les années 80 et 90, différerait de toutes les générations d'un passé récent. Convaincue que l'éducation était garante d'un avenir prospère, la génération du Millénaire entretenait de grands espoirs¹². À la différence des frères et sœurs plus âgés de la génération X, encore errants dans le désert de la haine de soi, la génération du Millénaire était énergique et optimiste.

Au Canada, le sociologue Reginald Bibby a fait, en 2001, une observation paradoxale en signalant que, bien que de moins en moins confiante envers les adultes et envers les institutions sociales, la génération du Millénaire se montre de plus en plus respectueuse envers l'État. Certes, son respect n'est pas énorme, mais il a rebondi depuis le début des années 1990, ce qui est un signe positif.

Si la génération bien informée du Millénaire aime l'État, elle se plaît aussi à ridiculiser ceux qui le dirigent. On n'a qu'à consulter YouTube ou à se tourner vers ce médium vétuste dénommé « télévision » pour découvrir quelqu'un qui vit de commentaires politiques pleins de cynisme. L'année dernière, deux politologues ont tenté de mesurer l'influence du populaire programme de télévision *The Daily Show*, qui met en vedette l'humoriste Jon Stewart. Le programme est un spectacle monté à partir de l'actualité : on y dissèque la politique américaine tout en divertissant. L'universitaire a conclu que, durant la campagne présidentielle

IL EST TEMPS DE NOUVEAU POUR LA FAMILLE DE FAIRE CE QUE LES STARS DU ROCK, LES CLASSES DE FORMATION CIVILE ET LE BÉNÉVOLAT FORCÉ N'ONT PU FAIRE : ÉLEVER LA PROCHAINE GÉNÉRATION POUR QU'ELLE ACCEPTE D'ASSUMER DES RESPONSABILITÉS CIVIQUES ET DE S'Y INTÉRESSER.



AVEC « ROCK THE VOTE », METTANT EN VEDETTE DIVERSES CÉLÉBRITÉS TELLES QUE PARIS HILTON QUI, IRONIQUEMENT, A NÉGLIGÉ DE S'INSCRIRE SUR LA LISTE ÉLECTORALE MTV VISAIT LA GÉNÉRATION DE L'APRÈS BABY-BOOM, ET SON VOTE INTROUVABLE.

de 2004, le soutien aux candidats présidentiels et la confiance envers le processus politique ont décliné chez les jeunes téléspectateurs de l'émission¹⁴. Quelques semaines après que Baumgartner et Morris eurent complété leurs analyses, Stewart a participé à l'émission-débat « Crossfire », au réseau CNN, et critiqué ses hôtes, les accusant de « piratage partisan » et de « blessure à l'Amérique ». Stewart a soutenu que l'émission avait « une responsabilité

dans le débat public¹⁵ ». Il a peut-être raison : certaines recherches montrent que les émissions politiques très conflictuelles altèrent le soutien du public envers les politiciens et les partis politiques¹⁶, mais il n'a simplement pas vu l'ironie de la chose puisque ses commentaires auraient pu lui être retournés.

Ronfler aux cours de formation civique

Mais vous, est-ce que vous choisiriez de regarder Jon Stewart ou d'aller dans une classe de formation civique ? Dans une tentative visant à encourager la génération du Millénaire à s'engager dans une citoyenneté active, les écoles ont recouru à des cours de formation civique et à des mandats volontaires. En théorie, ces initiatives traduisent un souci de renforcer la responsabilité civique par l'éducation et la mobilisation¹⁷. Elles ont plus d'influence auprès des étudiants plus âgés, mais la politologue Livianna Tossutti soutient que, en raison d'anomalies dans l'évaluation de ces programmes, on ne peut guère mesurer leur véritable efficacité¹⁸.

Il se peut que de simples – et entièrement volontaires – activités extrascolaires incitent les jeunes à trouver la voie des boîtes de scrutin. Les jeunes qui font partie d'équipes sportives, qui ont des loisirs ou des passe-temps organisés ou qui appartiennent à des clubs à vocation artistique, musicale ou culturelle se disent eux-mêmes plus enclins à voter dans le futur¹⁹. Il se peut que les étudiants impliqués dans ce genre d'activités soient amenés naturellement à considérer le bien commun de l'ensemble du groupe, ce qui influence leur attitude envers la société en général. Dans quelle mesure ces jeunes resteront fidèles à ces valeurs au cours de l'âge adulte, on l'ignore.

« Adulthood »

On ignore également à quel moment ces jeunes deviendront finalement des adultes. Le recensement de 2006 indique que 43,5 % des jeunes adultes âgés de 20 à 29 ans vivent encore à la maison²⁰. Une hypothèse sur le rôle de l'adulte donne à penser que l'engagement électoral augmente lorsque

les jeunes s'investissent dans des activités associées à l'âge adulte, telles qu'un emploi à temps plein, le mariage ou l'achat d'une maison²¹. Mais un nombre croissant de jeunes dans la vingtaine et la trentaine sont encore dans les limbes, remettant à plus tard leur mariage et retournant au domicile parental²², avec ce résultat qu'une nouvelle phase de l'existence a été étiquetée « adulthood ». Cette adolescence prolongée pourrait être encore plus nuisible qu'encombrante pour des parents vieillissants qui pensaient être finalement libérés de leurs enfants. Les jeunes reportent à plus tard ces étapes de vie qui sont plus propices à l'engagement civique et au discours politique.

Dans les générations précédentes, même si on retourne aussi loin qu'à l'époque de la démocratie athénienne²³, ce sont les familles qui accueillaient les jeunes dans l'âge adulte, en leur donnant accès à des rites et à des responsabilités au sein du cadre familial et de la communauté. Les familles contemporaines n'assument plus ce rôle. Finis les rites de passage et les gestes symboliques en vertu desquels les enfants entraient dans le monde des adultes, un monde où ils pouvaient à leur tour avoir des enfants, ce qui rendait soudain des enjeux politiques autrefois « lointains », comme l'éducation, la santé ou même la défense nationale, beaucoup plus proches.

Nous nous soucions énormément – de nous-mêmes

Avec l'âge adulte sans cesse différé, il n'est pas étonnant d'apprendre que, lorsque les jeunes réfléchissent au rôle de l'État, ils tendent à vouloir qu'il réponde à leur situation personnelle et immédiate. L'auteur Anna Greenberg pense que les jeunes Américains sont favorables à un État de taille plus importante, pouvant satisfaire adéquatement à leurs exigences. Toutefois, ces mêmes jeunes réclament simultanément la privatisation de la sécurité sociale et un régime privé d'assurance-médicaments²⁴. Pas étonnant qu'un récent sondage du *Harvard Institute of Politics* ait constaté qu'un large segment des 18 à 22 ans se qualifie en politique d'indépendant²⁵. Greenberg affirme que les jeunes Américains souhaitent une certaine présence de l'État mais n'ont pas réfléchi sur les modalités de son fonctionnement dans la vie de tous les jours²⁶. Vraisemblablement les jeunes désirent que l'État s'occupe des problèmes qui les concernent et qu'il dépense moins pour des programmes qui ne répondent pas à leurs besoins immédiats. Les jeunes votants, ou plutôt non-votants, ont comme devise « chacun pour soi ».

Peut-on les en blâmer ? Bibby soutient que les valeurs principales des Canadiens de la génération du Millénaire sont la liberté et le choix²⁷. Dans son récent ouvrage, *The Boomer Factor*, Bibby souligne que la génération des

baby-boomers privilégié

l'individualisme. La génération du Millénaire est simplement tributaire de l'héritage qu'elle a reçu. Bibby pense que le défi des post-boomers sera d'équilibrer liberté, droits et respect de la vie privée au sein d'une vie communautaire et nationale plus large. La question est de savoir comment la génération du Millénaire créera une société cohérente, une communauté, dont les seules valeurs publiquement admises sont le pluralisme et l'individualisme²⁸?

En fin de compte, une seule théorie ne saurait expliquer le manque d'intérêt et de connaissance politiques des jeunes Canadiens. Comme Bibby l'a fait remarquer, la génération du Millénaire est un groupe composite orienté vers les droits individuels et les libertés. Et la responsabilité de les amener à s'engager dans la vie de la cité ne repose pas seulement sur les épaules des politologues, des politiciens ou de MTV.

Le forum familial

Le processus de socialisation politique et

le développement du sens des responsabilités civiques sont influencés et façonnés par plusieurs facteurs. Mais le plus important est peut-être la famille. Selon l'Américaine Diann Cameron Kelly, professeur de service social, beaucoup d'études indiquent que « la relation parent-enfant a une influence substantielle sur les croyances de l'enfant, sur la perception qu'il a de lui-même en société et sur sa façon de percevoir la proximité ou la distance entre lui et la société²⁹ ». Les comportements pro-sociaux sont stimulés par l'environnement familial puisque les parents formulent des normes et des aspirations sociales³⁰. Cameron Kelly soutient que les familles où l'on propose un modèle de comportement en société et où l'on discute des événements de l'actualité sont celles qui font apparaître un sens de l'engagement civique et politique chez leurs enfants. Devenus adultes, ils conserveront ce sens de l'engagement³¹.

Selon le sondage de Cameron Kelly, près de 70 % des jeunes répondants indiquent que leurs parents votent, mais seulement 16,3 % des répondants disent parler souvent de l'actualité politique avec leurs parents. Devons-nous être

surpris d'apprendre que seulement 16 % des répondants croient que voter est quelque chose d'extrêmement important³² ?

Finalement, c'est ce que déplorent les politologues américains Sidney Verba, Kay Lehman Schlozman et Nancy Burns : la science politique moderne a oublié le rôle de la famille³³. Il est temps de nouveau pour la famille de faire ce que les stars du rock, les classes de formation civique et le bénévolat forcé n'ont pu faire : élever la prochaine génération pour qu'elle accepte d'assumer des responsabilités civiques et de s'y intéresser. Peut-être cela doit-il commencer modestement par une discussion en famille au sujet d'un article de journal – ou d'une remarque entendue aux nouvelles. Peut-être aussi s'agit-il simplement d'expliquer pourquoi nous votons et d'amener nos enfants avec nous lorsque nous nous rendons aux urnes. Dieu sait que les bénévoles d'Élections Canada seraient heureux de parler avec nos jeunes pendant nous remplissons notre devoir de citoyen.

notes

- 1 Pammatt, J.H., LeDuc, L. (Mars 2003). Pourquoi la participation décline aux élections fédérales canadiennes : un nouveau sondage des non-votants. *Élections Canada*, p. 27.
- 2 *Ibid.*, p. 20.
- 3 *Ibid.*
- 4 Rock the vote 2004 election campaign. Page consultée le 30 août 2007 sur <http://www.rockthevote.com/success.php>.
- 5 Holder, K. U.S. Census Bureau (Mars 2006). Voting and registration in the election of November 2004, p. 2-3. Page consultée le 30 août 2007 sur <http://www.census.gov/prod/2006pubs/p20-556.pdf>.
- 6 Rubenson, D., Blais, A., Fournier, P., Gidengil, E., Nevitte, N. (2004). Accounting for the age gap in turnout. *Acta Politica* 39, p. 407, 416.
- 7 Tossutti, L.S. (2004). Youth voluntarism and political engagement in Canada. Une étude présentée au congrès annuel de l'Association canadienne de science politique, Winnipeg, Manitoba, 3 au 5 juin 2004, p. 11.
- 8 Gauthier, M. (2002). The inadequacy of concepts: The rise of youth interest in civic participation in Quebec. Une étude présentée lors de l'atelier Citizenship on trial: Interdisciplinary perspectives on political socialization of adolescents, Montreal, Quebec, 20-21 juin 2002, p. 1-2.
- 9 O'Toole, T., Lister, M., Marsh, D., Jones, S., McDonagh, A. (2003). Turning out or left out? Participation and non-participation among young people. *Contemporary Politics*, vol.9, no.1, p. 47.
- 10 Tossutti, p. 11-12.
- 11 *Ibid.*, p. 8.
- 12 Overhold, L.D., Penner, J. (2002). *Soul Searching the Millennials: A Guide for Youth Workers*. Toronto: Stoddart, p. 7.
- 13 Bibby, R. (2001). *Canada's Teens: Today, Yesterday and Tomorrow*. Toronto: Stoddart, p. 193.
- 14 Baumgartner, J., Morris, J.S. (Mai 2006). The Daily Show effect: Candidate evaluations, efficacy and American youth. *American Politics Research* vol.24 no.3, p. 361-62.
- 15 *Ibid.*, p. 361.
- 16 Forgette, M. (2003) and Mutz, R. (2005), cité par Baumgartner and Morris, p. 361.
- 17 Goodman, N. (2007). An attitudinal explanation of low youth turnout in the 2004 Canadian federal election. Une étude présentée au congrès annuel de l'Association canadienne de science politique, Toronto, Ontario, 30 mai au 1er juin 2007, p. 4.
- 18 Tossutti, p. 5.
- 19 *Ibid.*, p. 13.
- 20 Milan, A., Vézina, M., Wells, C. (2007). Portrait de famille : continuité et changement dans les familles et les ménages du Canada en 2006 : résultats, Recensement de 2006. Ottawa: Statistique Canada, p. 6.
- 21 Goodman, p. 3.
- 22 Beaupré, P., Turcotte, P., Milan, A. (2006). Fiston revient à la maison : tendances et indicateurs du retour au domicile parental. *Tendances sociales canadiennes* no.82. 28. Page consultée le 31 août 2007 sur <http://www.statcan.ca/francais/freepub/11-008-XIF/2006003/pdf/11-008-XIF20060039480.pdf>
- 23 Verba, S., Schlozman, L., Burns, N. (2003, January). *Family ties: Understanding the intergenerational transmission of participation*. Russell Sage Foundation, p. 1.
- 24 Greenberg, A. (2003). New generation, new politics. As generation Y steps into the polling booths, how will political life change? *American Prospect* vol. 14. no.9, p. A4.
- 25 Rampell, C. (14 août 2007). Keep partisan politics out of children's books. *The Charlotte Observer*, p. A9.
- 26 Greenberg, p. A4.
- 27 Bibby, *Canada's Teens*, p. 50.
- 28 Bibby, R. (2006). *The Boomer Factor*. Toronto: Bastian Books, p. 210.
- 29 Cameron Kelly, D. (2006). Parents' influence on youths' civic behaviours: The civic context of the caregiving environment. *Families in Society*, vol. 87 no.3, p. 447.
- 30 *Ibid.*
- 31 *Ibid.*, p. 448.
- 32 *Ibid.*, p. 450.
- 33 Verba et al, p. 1.

TROUBLES DE L'ALIMENTATION

CE QUE LA FAMILLE PEUT FAIRE POUR LES ATTÉNUER

Par Kate Fraher

Selon l'Agence de la santé publique du Canada, depuis 1987, l'hospitalisation par suite de troubles alimentaires a augmenté de 34 % chez les filles de moins de 15 ans et de 29 % chez les filles de 15 à 24 ans. Bien que l'on estime que les troubles de l'alimentation affectent seulement 3 % des femmes dans leur vie¹, il s'agit d'une maladie grave, quelquefois fatale. L'anorexie est une des maladies mentales au taux de mortalité les plus élevés². Les statistiques de l'Agence de la santé publique du Canada montrent également que les adolescents entre 10 et 19 ans ont le plus haut taux d'hospitalisation pour troubles alimentaires et que 94 % des personnes hospitalisées sont des filles³.

Diverses théories existent concernant ce qui se passe dans l'esprit des adolescentes aux prises avec des troubles alimentaires. Quand il s'agit de la prévention et du traitement des troubles de l'alimentation, il y a toujours de multiples facteurs à considérer. Mais quel est le rôle de ceux qui sont les plus proches de la jeune fille : ses parents et sa famille ? Les chances qu'une adolescente ne souffre pas de troubles alimentaires dépendent beaucoup des parents ; en cas de maladie, l'engagement des parents augmente également la probabilité de succès d'un traitement. Enfin, toutes les personnes concernées, qu'il s'agisse des parents ou des frères et sœurs, répondront mieux aux troubles alimentaires s'ils comprennent davantage la façon dont fonctionne l'esprit de ceux qui en sont affectés.

Un régime dangereux

Quoique la plupart des adolescents ne soient pas attirés par l'idée d'être anorexiques ou boulimiques, ils peuvent l'être par l'idée de perdre du poids. Tania Heller, M.D., directrice médicale du Washington Center for Eating Disorders and Adolescent Obesity, à Bethesda, au Maryland, explique qu'anorexie et boulimie commencent par une diète. Dans l'anorexie, la diète ne fait que se prolonger, ce qui entraîne une importante perte de poids et même un état de semi-inanition. Dans la boulimie, la faim exagérée consécutive au régime peut déclencher des excès alimentaires. Après ses excès de nourriture qui ont suivi la diète, l'adolescent peut être tenté de se faire vomir, d'utiliser des laxatifs ou de jeûner, espérant annuler ainsi les effets des excès alimentaires⁴. Ceux qui pratiquent régulièrement ce genre d'excès sans se purger par la suite souffrent de frénésie alimentaire. Les fondements psychologiques de la frénésie alimentaire sont analogues à ceux à l'origine des épisodes de boulimie. Quoique la frénésie alimentaire puisse mener à l'obésité, il n'y a jusqu'ici aucune preuve concluante que l'obésité soit toujours le résultat d'un désordre psychologique : qu'une personne soit obèse ne signifie pas qu'elle soit aux prises avec la frénésie alimentaire. Pour cette raison, l'actuelle « épidémie d'obésité » ne sera pas considérée ici.



« Si seulement j'étais mince »

Selon le docteur Margo Maine, psychologue clinicienne spécialisée dans les troubles alimentaires, les adolescentes se retrouvent parfois prisonnières d'une mentalité du « si-seulement ». Elles pensent : « si seulement j'étais mince, je serais alors sûre de moi » ; ou « si seulement j'étais mince, les autres me verraient sous un jour plus positif ». Selon le Dr Maine, les médias doivent être en partie blâmés de perpétuer cette mentalité du « si-seulement ». La minceur dans les médias est omniprésente et elle est habituellement associée à la richesse, au succès et au bonheur. Les adolescentes sont tentées de voir la minceur comme un véhicule qui leur permettra d'atteindre ces objectifs. Elles peuvent alors aller plus loin et considérer la minceur comme la solution passe-partout à l'ensemble de leurs problèmes. Maine croit que les médias « donnent à entendre que la taille du corps est la réponse aux problèmes interpersonnels et aux émotions négatives⁵. » Dans son livre, *The Body Myth*, Maine affirme que même les femmes adultes font parfois l'erreur de chercher la solution à leurs problèmes dans la forme de leurs corps⁶.

Maine indique que les enfants et les jeunes sont particulièrement vulnérables à l'argument médiatique « si-seulement » parce que, sur le plan cognitif, leur capacité de raisonnement n'est pas encore pleinement développée. Selon Maine, « jusqu'à ce qu'ils atteignent le stade de développement cognitif appelé opérations formelles, les enfants pensent naturellement en termes concrets et emploient des formes de raisonnement basées sur des relations de cause à effet linéaires, « si-seulement », A cause B. Plus tard, les enfants deviennent capables de conceptualiser des problèmes de nature plus complexe⁷. Tout comme les enfants, les adultes sont attirés par les raisonnements « si-seulement » à cause de leur simplicité, ajoute-t-elle. La solution à tous leurs problèmes, dans leur esprit, est de perdre du poids ! Si seulement la solution aux problèmes de la vie était aussi simple.

TROIS FAUSSES PROMESSES

Fausse promesse No 1: une réalité différente

Selon Maine, en plus de simplifier les problèmes, l'approche du « si-seulement j'étais mince » donne aux adolescents un moyen facile d'éviter la réalité⁸. Il est vrai que ceux qui se retrouvent aux prises avec des troubles alimentaires peuvent avoir l'impression que leur problème leur permet de se distraire de difficultés jugées trop lourdes. Dans son livre, *Eating Disorders: A Handbook for Teens, Families and Teachers*, le Docteur Tania Helfer relate l'histoire d'une fille que les troubles alimentaires ont gardé à l'abri, en un sens, de problèmes qui la dépassaient. « Une jeune fille m'a dit, alors qu'elle se rétablissait, ajoute Heller, que sa plus grande peur était d'aller mieux. Quand elle ne pourra plus être obsédée par la nourriture et par son poids, elle devra s'occuper de ses autres problèmes (...). Comment se rapprocher de ses amis et de ses petits amis ? Comment faire face à la vie⁹ ? »

TRUCS PRATIQUES POUR AIDER LES ENFANTS À SE METTRE À L'ABRI DES TROUBLES ALIMENTAIRES

par Kate Fraher

Il y a des moyens très pratiques que les parents peuvent utiliser pour aider leurs filles à se sentir à l'aise par rapport à leur corps. Par exemple, ils peuvent s'assurer qu'elles aiment leurs vêtements et que ces vêtements leur aillent bien (des vêtements trop étroits donnent l'impression d'être plus gros)¹. Les co-auteurs du *Parent's Guide to Childhood Eating Disorders*, Marcia Herrin, fondatrice du *Dartmouth College Eating Disorders Prevention, Education, and Treatment Program*, au New Hampshire, et Nancy Matsumoto recommandent également que les parents limitent l'accès aux médias qui pourraient « glorifier la minceur » (c'est-à-dire surtout les magazines de mode)². Elles croient que lorsque les parents démontrent, tant par leurs actes que par leurs paroles, qu'ils sont indifférents aux idéaux culturels concernant la minceur, leurs enfants en ressortent plus forts et plus autonomes, de sorte que le domicile familial devient un « abri contre l'obsession du corps véhiculée dans les messages destructeurs venus du monde extérieur³. »

Si votre enfant est anxieux, offrez-lui un câlin plutôt que des biscuits, recommandent les experts Herrin et Matsumoto. Il est important que les enfants apprennent comment gérer leurs émotions sans utiliser la nourriture. « Il est légitime d'enseigner à votre enfant à identifier

ses émotions et à les comprendre, même celles qui sont désagréables⁴ », affirment-ils. « Encouragez-les à parler de leurs problèmes et à s'en occuper⁵ », ajoutent-ils. Les troubles alimentaires, qui sont habituellement une tentative de surmonter leurs problèmes, ne sont plus un enjeu pour des enfants ayant acquis des moyens sains de se débrouiller avec des émotions comme l'anxiété, la peur, le désappointement et la dépression⁶.

Il importe également d'avoir un point de vue optimiste. Les parents qui croient que l'avenir de leur enfant recèle de grandes promesses sont « plus susceptibles d'élever un enfant affranchi de problèmes alimentaires que les parents moins optimistes⁷. » Les parents qui ont une attitude optimiste protègent leurs enfants contre la « pression assourdissante des trop grandes attentes⁸ », qui incitent souvent aux troubles alimentaires.



1. Herrin, M., Matsumoto, N. (2002). *The Parent's Guide to Childhood Eating Disorders*. New York: Henry Holt and Company, p. 42; 2. *Ibid.*, p. 49; 3. *Ibid.*, p. 47; 4. *Ibid.*, p. 38; 5. *Ibid.*, p. 6; 6. *Ibid.*, p. 7; 7. *Ibid.*, p. 44; 8. *Ibid.*

Les troubles alimentaires semblent permettre de révoquer une réalité négative, de rompre avec des émotions négatives comme l'anxiété, la peur, la dépression et la solitude¹⁰. Heller indique que les gens tombent parfois dans des excès alimentaires ou se purgent dans le but de gérer leur stress, de remédier à un désappointement ou de fuir entièrement leurs émotions. Gérer ses émotions de cette manière peut cependant créer une accoutumance. Toujours selon Heller, « dans la frénésie alimentaire ou la boulimie, le premier excès peut être complètement suscité par la nourriture, mais il arrive que, par la suite, on entre dans un cycle qui devient une façon de régler ses humeurs et de les supporter »¹¹.

Fausse promesse No 2: Une identité

Heller affirme qu'un trouble alimentaire comme l'anorexie donne à des adolescentes qui ne sont pas sûres de ce qu'elles sont ou de ce vers quoi elles vont la fausse impression d'avoir une identité. Elle donne l'exemple d'une jeune fille qui obtient son diplôme du secondaire et qui ne sait pas ce qu'elle veut faire dans le futur. Perdre du poids, dans ce cas précis, lui donnera une brève impression d'accomplir quelque chose de bien. Il s'agit pour elle d'une façon de supporter ses insécurités et de s'attribuer une identité qu'elle a le sentiment de ne pas avoir. Chez les adolescentes anorexiques, la maladie devient leur entière identité. D'où la difficultés de trouver un traitement adéquat : pour que le patient se rétablisse, l'identité malsaine doit être déconstruite et remplacée par une identité saine¹².

TOUT COMME LES ENFANTS, LES ADULTES SONT ATTIRÉS PAR LES RAISONNEMENTS « SI-SEULEMENT » À CAUSE DE LEUR SIMPLICITÉ, AJOUTE-T-ELLE. LA SOLUTION À TOUS LEURS PROBLÈMES, DANS LEUR ESPRIT, EST DE PERDRE DU POIDS ! SI SEULEMENT LA SOLUTION AUX PROBLÈMES DE LA VIE ÉTAIT AUSSI SIMPLE

Fausse promesse No 3: Une impression de contrôle

Le contrôle est également un enjeu pour les adolescents sous l'influence d'un trouble alimentaire. Selon les docteurs canadiens Jim Kirkpatrick, membre fondateur de la *British Columbia Eating Disorders Association*, et J. Paul Caldwell, un médecin de famille depuis plus de 25 ans, certains adolescents anorexiques peuvent croire que leur maladie les aide à contrôler leur futur. « En niant avec rigidité un besoin humain de base comme la nourriture, écrivent-ils, l'anorexique se sent capable de gérer son avenir, de maîtriser parfaitement sa vie. Ce contrôle, qui se traduit par une perte de poids continue, est très important pour l'anorexique et devient un renforcement positif l'incitant à continuer sa diète sévère. Malheureusement, une perte de poids prononcée produit chez les anorexiques des sentiments d'accomplissement et les changements qu'ils subissent renforcent le désir premier de contrôle¹³. » On comprend, par conséquent, pourquoi certains adolescents, incertains de leur avenir, sont attirés par l'identité et par le contrôle qu'un trouble alimentaire comme l'anorexie semble procurer.

L'APPARENCE « PRÉPUBÈRE » OFFERTE PAR NOTRE SOCIÉTÉ EN TANT QUE NORME DE BEAUTÉ PEUT AGGRAVER L'ANXIÉTÉ DES JEUNES FILLES FACE À LEUR CORPS QUI COMMENCE À CHANGER

La beauté à la puberté

Une étude menée sur dix ans par la *National Association of Anorexia Nervosa and Associated Disorders* montre que 86 % des troubles alimentaires se produisent avant l'âge de 20 ans¹⁴. Pourquoi les troubles alimentaires ont-ils tendance à frapper plus durement les jeunes adolescentes ? Il se peut que l'explication soit liée aux changements corporels durant la puberté. Toutes les filles éprouvent des changements dans leur corps au cours de l'adolescence. Bien qu'il soit normal que leur poids et leur taux de graisse corporelle augmentent durant la puberté puisque leur corps prend les caractéristiques physiques d'une femme, certaines filles sont portées à interpréter ces changements comme un signe que leur corps est anormal ou hors de contrôle¹⁵. Des études ont démontré qu'un lien peut exister entre les gains de poids durant la puberté et l'insatisfaction corporelle croissante, les inquiétudes concernant poids et nourriture, les diètes et les troubles alimentaires¹⁶. Certains avancent la théorie selon laquelle l'apparence « prépubère » privilégiée par notre société en tant que norme de beauté aggrave l'anxiété ressentie par les jeunes filles face aux changements que subit leur corps¹⁷. Amy Swarr et Maryse Richards, chercheurs à l'Université Loyola, à Chicago, notent que, lorsque les filles atteignent la puberté et commencent à s'éloigner de plus en plus de l'idéal prépubère, « elles deviennent de plus en plus insatisfaites face à leur corps et ont tendance à se percevoir elles-mêmes trop grosses¹⁸ ». Selon un sondage effectué par Santé et Bien-Être Canada auprès de jeunes filles âgées de 11 à 15 ans, 37 % des filles de 11 ans disent devoir perdre du poids, et 42 % des filles de 13 ans et 48 % de celles âgées de 15 ans disent la même chose¹⁹.

Une influence parentale

Les parents peuvent avoir énormément d'influence dans le domaine de la prévention des troubles alimentaires. Le Dr Kristin von Ranson, psychologue clinicienne et professeure agrégée à l'Université de Calgary spécialisée dans la recherche concernant les troubles alimentaires, affirme que l'une des meilleures choses que les parents peuvent faire est de donner un exemple positif à leurs enfants en étant eux-mêmes des modèles de modération en matière de nourriture et

d'exercice physique²⁰. Les parents devraient aussi donner l'exemple d'une attitude positive face à leur propre corps. Une étude a démontré que le fait pour les parents de se plaindre de leur poids était corrélé modérément avec une moindre satisfaction corporelle et avec des efforts visant à perdre du poids chez leurs filles²¹. L'étude a établi qu'il existe une corrélation entre les filles craignant d'être grosses et les plaintes de leurs parents par rapport à leur corps et à leur minceur²². Il est important pour les parents d'examiner leurs propres habitudes alimentaires et leurs activités physiques, ainsi que leurs attitudes envers leurs corps s'ils espèrent prévenir les troubles alimentaires chez leurs enfants.

S'habituer à un nouveau corps comportant notamment plus de gras est parfois un défi pour des adolescentes. Les parents peuvent jouer un rôle majeur dans leur décision d'accepter ou de rejeter leur nouveau corps. Avant et pendant l'offensive de la puberté, les spécialistes recommandent aux parents d'expliquer à leurs adolescents que les changements que leur corps subira, particulièrement l'accroissement de la masse corporelle chez les filles, sont normaux et prévisibles²³. Les parents doivent savoir que les filles chercheront approbation et acceptation au moment de ces changements corporels. Les parents, particulièrement les pères, peuvent avoir une grosse influence. Il est démontré que les pères qui passent du temps avec leurs filles allègent leurs inquiétudes concernant le poids et l'alimentation²⁴. Dans une étude, des chercheurs ont conclu que ces « pères qui restent proches de leurs filles durant le passage difficile de la puberté peuvent les aider à accepter leur corps en développement. Cette acceptation, intériorisée, diminue chez leur enfant le risque de se retrouver aux prises avec des problèmes alimentaires²⁵. »

Garder espoir

Les parents qui veulent empêcher leurs enfants de souffrir de troubles alimentaires ou aider à les en guérir ne devraient pas sous-estimer leur influence. Bien que les troubles alimentaires puissent être incroyablement perturbateurs tant pour les individus que pour leur famille, ils peuvent être surmontés. Certains affirment même que les enfants

et les familles qui surmontent un trouble alimentaire en sortent plus forts et plus unis²⁶. Les spécialistes disent que les familles doivent demeurer optimistes, patientes et indulgentes. La colère et la frustration viennent d'elles-mêmes lorsque la patience est à bout, mais le rétablissement prend du temps²⁷. Savoir ce qui se passe dans l'esprit de ceux qui sont affectés de troubles alimentaires permet des interventions plus efficaces et plus compatissantes. Lorsque l'on est capable de séparer la pensée malade de la personne affectée, il devient plus facile de l'aimer, ce qui est une des clés pour obtenir une véritable guérison. Les experts encouragent les familles, lorsqu'elles ont besoin d'aide au plus fort de la crise, à aller chercher des gens extérieurs à la famille immédiate, qu'il s'agisse d'amis, de spécialistes ou de membres de la famille élargie. Les personnes de l'extérieur peuvent leur procurer un répit qui leur donnera la force dont elles ont besoin pour mener le reste de la bataille.

LES PÈRES QUI PASSENT DU TEMPS AVEC LEURS FILLES ALLÈGENT LEURS INQUIÉTUDES CONCERNANT LE POIDS ET L'ALIMENTATION

Notes

- 1 Agence de la santé publique du Canada. Rapport sur les maladies mentales au Canada. Disponible sur http://www.phac-aspc.gc.ca/publicat/miic-mmac/chap_6_f.html.
- 2 Litch, R.W., Mortensen, P.B., Gouliava, G., Lund, J. (1993), cite apr Neumärker, K.J. (2000). Mortality rates and causes of death. *European Eating Disorders Review*, 8:181-187.
- 3 Agence de la santé publique du Canada. Rapport sur les maladies mentales au Canada.
- 4 Heller, T. (2003). *Eating Disorders: A Handbook for Teens, Families and Teachers*. Jefferson: McFarland & Company, Inc., p. 8.
- 5 Maine, M. (1991). *Father Hunger: Fathers, Daughters & Food*. Carlsbad: Gurze Books, p. 5.
- 6 Maine, M., Kelly, J. (2005). *The Body Myth: Adult Women and the Pressure to be Perfect*. New Jersey: John Wiley & Sons, Inc., p. 13.
- 7 Maine, *Father Hunger*, p. 6.
- 8 *Ibid.*, p. 6.
- 9 Heller, *Eating Disorders*, p. 31-32.
- 10 *Ibid.*, p. 39.
- 11 *Ibid.*
- 12 *Ibid.*
- 13 Kirkpatrick, J., Caldwell, P. (2004). *Eating Disorders: Anorexia Nervosa, Bulimia, Binge Eating and Others*. Toronto: Key Porter Books Limited, p. 17.
- 14 Association of Anorexia Nervosa and Associated Disorders. Facts about eating disorders. Disponible sur <http://www.anad.org/22385/index.html>.
- 15 Friedman, S. (2000). *Nurturing Girlpower: Integrating Eating Disorder Prevention/Intervention Skills in your Practice*. Vancouver: Benwell-Atkins Limited, p. 9.
- 16 Swarr, A.E., Richards, M.H. (1996). Longitudinal effects of adolescent girls' pubertal development, perceptions of pubertal timing, and parent relations on eating problems. *Developmental Psychology* 32(4): 636.
- 17 *Ibid.*
- 18 *Ibid.*
- 19 Santé et Bien-Être Canada. The health of Canada's youth, views and behaviours of 11- 13- and 15-year-olds from 11 countries, (1992). Anonyme. Ottawa ON: Ministère de l'Approvisionnement et des Services. H39-239/1993. Disponible sur le site Internet du National Eating Disorder Information Centre (NEDIC) à <http://www.nedic.ca/knowthefacts/statistics.shtml>.
- 20 K. von Ranson, communication personnelle, 15 août 2007.
- 21 Smolak, L., Levine, M.P., Schermer, F. (1999). Parental input and weight concerns among elementary school children. *International Journal of Eating Disorders*, 25: 270.
- 22 *Ibid.*
- 23 Herrin, M., Matsumoto, N. (2002). *The Parent's Guide to Childhood Eating Disorders*. New York: Henry Holt and Company, p. 40.
- 24 Swarr & Richards, Longitudinal effects of adolescent girls' pubertal development, perceptions of pubertal timing, and parent relations on eating problems, p. 643-644.
- 25 *Ibid.*, p. 644.
- 26 Herrin & Matsumoto, *The Parent's Guide to Childhood Eating Disorders*, p. 269-270.
- 27 Kirkpatrick & Caldwell, *Eating Disorders: Anorexia Nervosa, Bulimia, Binge Eating and Others*, p. 119-120.

ÊTRE PARENTS D'ENFANTS AVEC DES TROUBLES ALIMENTAIRES

par Kate Fraher

Il est facile pour les parents de devenir frustrés, confus et fâchés en voyant leurs enfants s'engager dans des comportements qui mettent leur santé et leur vie en danger. Les troubles alimentaires ne font pas exception. Pour les parents d'une fillette hospitalisée par suite d'un problème cardiaque grave causé par l'anorexie, il est naturel d'être en colère contre les services de l'hôpital lorsque l'infirmière leur rapporte que leur fille saute des repas ou qu'elle cache sa nourriture dans les pots à fleurs. Deux des experts les plus estimés dans le domaine de la thérapie des troubles alimentaires, James Lock et Daniel Le Grange, mentionnent qu'il est important pour les parents de se souvenir que même les professionnels les plus chevronnés ont de la difficulté à comprendre le raisonnement d'un enfant aux prises avec un trouble alimentaire¹. Lock et Le Grange préviennent les parents que, quoique la pensée de leur enfant soit illogique, elle apparaît pleine de sens à l'adolescent sous l'influence d'un trouble alimentaire. Selon Lock et Le Grange, les troubles alimentaires « altèrent les façons logiques de raisonner sur la nourriture et l'image corporelle » et ce que les adolescents voient dans le miroir en est distordu. Le phénomène provient en partie de ce que le trouble introduit dans l'esprit de l'adolescent « des attentes irrationnelles sur les conséquences qu'il y a à manger ou non, à faire de l'exercice ou non.² » Si vous voulez obtenir les meilleures chances possibles de placer votre enfant rapidement sur la voie de la guérison, ajoutent-ils, vous aurez à entrer dans la tête de votre enfant pour avoir une idée de la façon dont le trouble alimentaire de votre fils ou de votre fille est vécu. Savoir comment un trouble alimentaire modifie la pensée, les attitudes et les comportements de votre adolescent vous aidera à combattre pour sauver la vie de votre enfant.³

Pour entrer dans la tête de votre enfant frappé d'un trouble alimentaire, il faut en partie discerner ce que les psychologues appellent les « distorsions cognitives ». Ce terme n'est qu'une façon savante de décrire l'amalgame de mensonges que les enfants souffrant de troubles alimentaires en viennent à se raconter à eux-mêmes. Lock et Le Grange donnent l'exemple d'une adolescente qui croit qu'elle grossira si elle ne mange que la moitié d'un bagel, une demi-pomme, trois carottes, etc.⁴ Certains adolescents croient qu'ils

grossiront s'ils « ne courent pas ce kilomètre supplémentaire ». Si l'esprit d'un adolescent souffre de telles distorsions, plus un parent connaîtra celles-ci, plus il pourra aider son enfant à les réfuter⁵. Selon Lock et Le Grange, « les distorsions cognitives sont si persistantes et si puissantes que quelqu'un doit être disponible pour les contrecarrer et, évidemment, les parents (et le reste de la famille) sont habituellement les seules en position de le faire systématiquement⁶.

Les adolescents avec des troubles alimentaires ont souvent des règles très strictes concernant la nourriture. Par exemple, certains adolescents peuvent ressentir le besoin de compter les calories ou de peser leur portion alimentaire avant de manger pour s'assurer de respecter les règlements qu'ils se sont eux-mêmes fixés. Ce comportement ne fait que renforcer leur pensée malade sur la nourriture. Laissés à leur comportement obsessionnel, ces adolescents pourraient ne jamais remettre en question ces règles qui attisent leur maladie et ne jamais se libérer de leur trouble alimentaire. Les parents qui contestent directement des comportements tels que la pesée des portions alimentaires ne font pas simplement face à un comportement, mais à une pensée malade qui le sous-tend⁷.

Il est irréaliste de s'attendre à ce que les parents deviennent suffisamment familiers avec les schémas de pensée de leur adolescent pour être capables de réfuter chaque mensonge qui traverse le cerveau de leur enfant. Mais les parents qui comprennent mieux sur quoi portent ces mensonges acceptent davantage le décalage entre ce qu'ils voient de la consommation de nourriture, du poids et des exercices de leurs adolescents et ce que ceux-ci voient eux-mêmes. En fait, selon toute vraisemblance, ces questions (nourriture, poids, exercices) seront une source de conflits majeurs entre l'enfant et les parents jusqu'à la résolution du trouble alimentaire⁸.

Lock et Le Grange encouragent également les parents à faire la distinction entre leur enfant et son trouble alimentaire : on appelle cela en termes psychologiques l'« extériorisation de la maladie⁹ ». Séparer



l'enfant de sa maladie aide les parents à diriger leur colère vers le trouble alimentaire et non vers l'enfant. Diriger la colère vers l'enfant ne fait le plus souvent qu'aggraver le problème. Des parents capables de séparer leur enfant de la maladie, sont aptes à répondre avec davantage de compassion que de colère au comportement de leur enfant : « (...) c'est le trouble alimentaire que vous devez désigner comme votre ennemi, non votre fils ou votre fille », expliquent-ils¹⁰. Les parents peuvent donc signaler à leur enfant qu'ils le soutiendront toujours, mais qu'ils ne soutiendront jamais leur trouble alimentaire. « En séparant la maladie de votre enfant, expliquent Lock et Le Grange, vous pouvez soutenir votre enfant en tant qu'adolescent en plein développement, tout en insistant pour qu'il combatte son trouble alimentaire.¹¹ »

Les parents ne devraient pas sous-estimer la puissante contribution qu'ils peuvent apporter au rétablissement de leur enfant. Dans une étude portant sur diverses méthodes de traitement d'adolescents souffrant d'anorexie, Lock et Simon Gowers, un professeur de psychiatrie de l'adolescent à l'Université de Liverpool, en Angleterre, avancent que « la thérapie familiale apparaît comme le traitement le plus efficace étudié jusqu'ici¹². » Lock prédit que d'autres études bientôt publiées montreront que les interventions de la famille sont une forme efficace de thérapie pour les adolescents en lutte avec la boulimie. « Vraiment, les données disponibles appuient fortement l'idée que les familles ont, dans beaucoup de cas, une influence positive sur la conclusion du trouble alimentaire de leur enfant », conclut Lock¹³.

1 Lock, J., Le Grange, D. (2005). *Help Your Teenager Beat an Eating Disorder*. New York: The Guilford Press, p. 97.
2 *Ibid.*, p. 96.
3 *Ibid.*, p. 95.
4 *Ibid.*, p. 111.
5 *Ibid.*, p. 99.
6 *Ibid.*, p. 116-117.
7 *Ibid.*, p. 163.

8 *Ibid.*, p. 96-117.
9 *Ibid.*, p. 116.
10 *Ibid.*, p. 147-148.
11 *Ibid.*, p. 116.
12 Lock, J., Gowers, S. (2005). Effective interventions for adolescents with anorexia nervosa. *Journal of Mental Health*, 14(6): 607.
13 J. Lock, communication personnelle, 28 août 2007.

SCIENCE POLITIQUE

LORSQUE LES QUESTIONS MÉDICALES DEVIENNENT POLITIQUES, VOTRE SANTÉ EST EN JEU. L'AVORTEMENT ILLUSTRE BIEN CE PHÉNOMÈNE. MAIS TOUT ESPOIR N'EST PAS PERDU.

Un consensus existe sur l'avortement et la santé mentale depuis près de deux décennies : l'avortement ne causerait pas de problèmes de maladie mentale. Lorsqu'une tension mentale post-abortive est constatée, ce sont les problèmes de santé mentale déjà présents qu'il faut blâmer. Bref, si vous éprouvez déjà de l'anxiété, vous pourriez bien avoir la même expérience après un avortement. Affaire réglée.

Mais lorsqu'on envisage la question scientifiquement, la raison d'un tel consensus n'est pas claire. Dans certains cas, de petites études et de petits effectifs d'échantillons ont été utilisées pour tirer de lourdes conclusions¹. Plusieurs études ont été effectuées dans une perspective à court terme et n'ont tenté de repérer les signes de problèmes de santé mentale que jusqu'à concurrence de deux ans après l'avortement². Surtout, il se peut fort que ce statu quo, basé sur la recherche de pointe autour de 1990, ne tienne pas compte de données plus récentes³. De nouvelles études, parues dans des revues réputées, indiquent maintenant de façon claire qu'il y a des problèmes de santé mentale chez les jeunes filles et chez les femmes ayant subi un avortement⁴. Mais le vieux consensus reste encore. La question se pose : existe-t-il aux dépens de la santé des femmes ?

Qu'est-ce que les filles apprennent

Pour établir dans quelle mesure l'avortement est un phénomène juvénile, il importe de fournir des informations précises. Et les voilà : 17 % des avortements sont effectués sur des filles âgées de 10 à 19 ans, 54 % sur celles âgées de 20 à 29 ans. En tout, 70 % des avortements sont subies par des filles et des jeunes femmes⁵.

Il existe certains sites Internet importants qui informent la jeunesse canadienne au sujet de l'avortement. La Fédération canadienne pour la santé sexuelle, un organisme pro-choix⁶, dirige les jeunes vers le *Childbirth by Choice Trust*, où on leur dit ce qui suit : « Les chercheurs ont démontré que les femmes qui se font avorter ne se sentent pas mal à ce sujet les années suivantes⁷. »

Ces ressources canadiennes sont un modèle d'équilibre lorsqu'on les compare avec leurs contreparties américaines, qui sont également facilement disponibles en ligne. Teenwire.com est la branche jeunesse de *Planned Parenthood Federation of America*⁸. Les jeunes liront au sujet des chercheurs « anti-choix » que, en « dépit des preuves scientifiques accablantes

qui affirment le contraire, elles continuent à répandre la fausse idée qu'il est commun que l'avortement ait des graves effets, émotionnellement négatifs. » Sur le site Teenwire, la science médicale est affaire de « croyance ». L'avertissement continue : « Ils [les chercheurs anti-choix] veulent que les gens croient (c'est nous qui soulignons) que la plupart des femmes qui choisissent d'avorter souffrent de traumatismes émotionnels graves et durables. Ce n'est pas vrai. De fait, les études montrent que la plupart des femmes, à long terme, ressentent des émotions de soulagement après un avortement⁹. »

Le champ de bataille

Dans un domaine où tant les universitaires que les études sont rapidement classées par les activistes en « pro-vie » ou « anti-choix », comment des jeunes gens peuvent-ils savoir qui a raison ? Le Dr David Fergusson n'est pas sûr qu'ils le peuvent¹⁰. Mais il pourrait lui-même constituer un bon point de départ pour un tel discernement. Il s'est montré remarquablement neutre en tant qu'athée pro-choix (c'est ainsi qu'il se décrit lui-même). Psychologue praticien en Nouvelle-Zélande, il a dirigé approximativement 350 études sur divers sujets, mais aucune n'a attiré autant

psychiatriques tels que la dépression, les médecins ont le devoir d'aviser leurs patientes au sujet des conséquences psychologiques néfastes à long terme de l'avortement¹². »

De l'avis de Fergusson, « nous avons travaillé très dur pour éliminer [le risque] en contrôlant les co-variables et en faisant tous les autres tests imaginables. Et nous avons trouvé qu'il s'agissait d'un fait très résilient. À ce stade, il devint évident pour moi que, pour cette cohorte, à ce moment-ci, le poids de la preuve indiquait un fait : l'avortement pourrait être un facteur de risque de maladie mentale¹³. » En effet, aujourd'hui *l'American Psychological Association*, qui a créé un groupe de travail sur la santé mentale et l'avortement, est en train de revoir sa position sur l'avortement et la santé mentale. Actuellement, sa position est que le risque d'un tort psychologique après un avortement est faible; on prévoit que la nouvelle position sera rendue publique en 2008.

Le côté « pro-vie »

Dans le passé, il y a eu des critiques importantes et pertinentes concernant les recherches tant « pro-vie » que « pro-choix ». On leur a reproché de ne pas suffisamment tenir compte du désir de grossesse ou des

« RENDU À CE POINT, IL DEVINT ÉVIDENT POUR MOI QUE POUR CETTE COHORTE, À CE MOMENT-CI, LE POIDS DE LA PREUVE INDIQUAIT UN FAIT : L'AVORTEMENT POURRAIT ÊTRE UN FACTEUR DE RISQUE DE MALADIE MENTALE. »

d'attention qu'une étude longitudinale consacrée aux conséquences à long terme de l'avortement sur la santé mentale des filles ayant subi une telle opération¹¹.

L'étude menée sur une période de 25 ans auprès d'enfants de Nouvelle-Zélande faisait partie d'une étude de plus grande envergure sur la santé et le développement. Et les résultats, qui ont tenu compte des problèmes de santé mentale antérieurs des personnes interrogées, démontrent que les filles ayant subi un avortement sont une fois et demi plus susceptible de souffrir de maladie mentale que celles qui n'en ont pas subi. Cette étude a causé des vagues à travers le monde. Quinze signataires en vue ont écrit une lettre au directeur de la rédaction du *Times* de Londres réclamant une procédure propice à un consentement éclairé de la part des femmes. « Depuis qu'on ne peut plus dire que les femmes qui se font avorter ont un faible risque de souffrir de problèmes

problèmes antérieurs de santé mentale, de ne pas reposer sur un échantillon représentatif de la réalité nationale et de ne pas tabler sur un nombre satisfaisant d'études longitudinales et prospectives.

Ce sont ces carences que Priscilla Coleman, psychologue à l'Université Bowling Green, dans l'Ohio, s'est employée avec acharnement à combler. Elle est pro-vie, à cause notamment des résultats de ses recherches. Depuis 2002, 15 de ses études ont montré qu'il y a des conséquences post-abortives négatives sur la santé des femmes. Ce sont des études bien conçues qui ont corrigé les faiblesses des études antérieures, comme par exemple la prise en compte insuffisante des problèmes psychologiques antérieurs, les taux élevés de participants qui se sont retirés et le peu de représentation nationale. Ses travaux ont paru dans un certain nombre de revues réputées, mais ne sont pas encore largement diffusés.

Elle fait remarquer que, dans le climat pro-choix actuel, son travail est sous surveillance continue¹⁴. En 2003, le Journal de l'Association médicale canadienne a publié une de ses études, qui met en évidence des niveaux relativement plus élevés de demandes de soins psychiatriques de la part de femmes ayant subi un avortement, et ce même quatre ans plus tard¹⁵. Il en est résulté une série de lettres hostiles et une réponse plus élaborée de Brenda Major, une psychologue praticienne qui, elle aussi, fait de la recherche sur l'avortement, laissant entendre que les auteurs trompaient les lecteurs¹⁶. La revue a publié à son tour un éditorial assurant ses lecteurs que le processus ayant mené à l'acceptation de l'article a été rigoureux. « Compte tenu des passions que suscite la question de l'avortement, pouvait-on lire, nous avons soumis cet article à une revue et à une révision particulièrement prudentes¹⁷. » L'éditorial ajoutait que la plupart des lettres reçues étaient des attaques personnelles : « Les attaques qui ont paru dans le courrier des lecteurs sont surtout des objections ad hominem axées sur les préjugés idéologiques et les compétences des auteurs (...) si nous n'avions pas présenté les données de ces chercheurs, nous ne pourrions jamais non plus accepter des auteurs qui ont un point de vue pro-choix ».

Coleman a travaillé avec un chercheur du nom de David Reardon. Parmi les chercheurs qui sont « catégorisés », David Reardon en est un qui est heureux de l'être. Son groupe, *le Elliot Institute*, croit que l'avortement comporte des répercussions négatives¹⁸. Reardon rejette l'idée que l'avortement soit une panacée affective ou médicale. L'auteur de *The Forbidden Grief* et de *Making Abortion Rare* souligne comment et pourquoi l'avortement est mauvais. Pour certains, combiner activisme et recherche, cela ressemble un peu à travailler comme pompier de jour et être incendiaire la nuit. Dans un échange accessible en ligne, on peut lire que Reardon devrait avouer qu'il est en conflit d'intérêts parce qu'il est un « professionnel anti-avortement ». À cette attaque, Reardon réplique : « Si le fait que je n'approuve pas l'utilisation aveugle de l'avortement comme traitement pour des grossesses problématiques doit être considéré comme un conflit d'intérêts, alors les revues devront commencer à demander à chaque chercheur qui présente ses travaux au sujet des complications associées à une mastectomie radicale, ou à la cigarette, ou à n'importe quel autre domaine, de se déclarer en conflit d'intérêts s'ils considèrent ces chirurgies ou ces comportements avec scepticisme¹⁹. »

Le côté « pro-choix »

Un des problèmes de ce domaine de recherche semble bien être les apparences. Dans le climat actuel, les vues pro-choix, qui sont partiales en elles-mêmes, sont perçues comme neutres²⁰. Le Dr Nancy Adler, Directrice

du département de psychologie de la santé à l'Université de Californie à San Francisco, serait probablement placée, si les chercheurs pouvaient être catégorisés, dans le camp pro-choix.

En 1990, avec six autres personnes, elle a signé un survol paru dans la revue *Science* des textes consacrés à l'avortement et à la santé mentale ayant servi de fondement à la position de l'American Psychological Association, position qui n'apparaît plus sur le site Internet de cette association²¹. Il y avait néanmoins un avertissement, spécifiant qu'il fallait davantage de recherche sur les conséquences à long terme de l'avortement : « Aucune conclusion définitive ne peut être tirée au sujet des effets

sur d'autres questions. Une ex-présidente de l'APA, éditrice d'un ouvrage publié en 2005, *Destructive Trends in Mental Health: The Well-intentioned Path to Harm*, s'interroge sur la neutralité médicale et scientifique d'un organisme ayant adopté des positions officielles sur des sujets étrangers à la psychologie, comme le sionisme et la boxe.

En effet, lors d'une récente réunion de l'American Psychological Convention, Rachel MacNair, elle-même psychologue, a noté que le groupe de travail de l'APA créé pour clarifier de façon scientifique les liens entre avortement et santé mentale est contrôlé par des pro-choix²⁶. On peut lire ce qui suit sur son site : « Le groupe de travail sur la santé mentale et l'avortement

LA BONNE NOUVELLE, C'EST QUE LES CHERCHEURS CONVIENNENT ENTRE EUX QUE L'ON PEUT EFFECTUER DES ÉTUDES DE QUALITÉ, MÊME SUR UN SUJET COMME L'AVORTEMENT

à long terme », avait-on précisé²². Rappelons-nous l'avis de Teenwire selon lequel il n'existe pas d'effets à long terme.

Et si Reardon démontre un parti pris évident, d'autres psychologues le font aussi. En fait, Brenda Major, cette psychologue qui accuse le Journal de l'Association médicale canadienne d'avoir publié un texte trompeur, a elle-même publié une étude reposant sur un échantillon dont 50 % des données ont été perdues²³. Néanmoins, le synopsis revient avec cette conclusion : « Deux ans après avoir avortées, la plupart des femmes n'éprouvent ni problèmes psychologiques ni regrets, mais certaines en font l'expérience²⁴ ».

Où se situe le juste milieu ?

Quoique plusieurs estiment que l'American Psychological Association est neutre dans ces débats, d'autres se demandent comment ils s'y prendront pour juger les nouvelles recherches, compte tenu notamment de ses positions

comporte six membres. Trois d'entre eux ont publiquement exprimé une position idéologique claire sur ce que devraient être les conclusions de leur travail. Deux d'entre eux ont un site Internet dont l'objet est précisément de corriger l'information sur cette question afin de promouvoir une vision pro-choix, les auteurs des textes qui s'y trouvent affirmant que des valeurs aussi explicites n'influent pas sur la nature scientifique de leur travail (voir <http://www.apa.org/monitor/apr03/letters.html>). Les autres membres sont deux experts en violence familiale et un en méthodologie²⁷ ».

Normes des sciences sociales

La bonne nouvelle, c'est que les chercheurs conviennent entre eux que l'on peut effectuer des études de qualité, même sur un sujet comme l'avortement.



Fergusson parle de « suivre les méthodes ordinaires que vous utiliseriez pour analyser n'importe quel sujet, qu'il s'agisse du lien statistique entre la cigarette et le cancer du poumon ou de celui entre l'avortement et la

« Une bonne recherche en science sociale dans un champ controversé, c'est la même science que partout ailleurs²⁹. » Et de préciser : « La première étape consiste à trouver des relations statistiques et la seconde à déterminer si elles

avortements sont faits au nom de la santé mentale. Il se peut donc que des médecins, qui exécutent une procédure médicale dans le but d'éradiquer un problème, ne fassent que le provoquer. « C'est un des points délicats », explique Fergusson. « La Nouvelle-Zélande vous donne accès à l'avortement seulement si la santé mentale de la mère est menacée. 99 % des avortements en Nouvelle Zélande sont effectués pour des motifs de santé mentale. Et notre étude donne à penser que cette procédure peut augmenter les risques de santé mentale³¹. »

LA SANTÉ DES FEMMES EST ÉTUDIÉE SOUS TOUTES LES COUTURES AU CANADA, SEULE LA PROCÉDURE LA PLUS COMMUNE Y EST ENTIÈREMENT IGNORÉE

santé mentale. » Et d'ajouter : « Les exigences minimales consistent, premièrement, à évaluer le lien entre l'exposition, qui est l'avortement, et le résultat, qui est le problème de santé mentale; [deuxièmement], à s'assurer que l'exposition et le résultat sont bien évalués. Troisièmement, à rectifier les relations pour tenir compte des facteurs de confusion. » Parmi ces facteurs, il convient d'inclure « les antécédents en matière de santé mentale, les abus sexuels subis dans l'enfance, le désir de grossesse et d'autres aspects connexes²⁸. »

Le Dr Nancy Adler, une voix bien connue au sein de l'APA, identifie certains des principes désignés par Fergusson qu'il faut respecter pour qu'une recherche en science sociale soit solide. Elle décrit sa position comme suit :

sont causales. Est-ce que "x" cause "y", à savoir est-ce que l'avortement mène à des problèmes de santé mentale ou est-ce l'inverse ? Ainsi, je pense qu'il s'agit vraiment du même travail et des mêmes évaluations que dans n'importe quel type de recherche. » Elle affirme également qu'une absence d'intention dans une recherche sur l'avortement peut rendre la recherche plus et non moins convaincante : « Mon impression est que la plupart des meilleures études ont été faites par des chercheurs qui se sont lancés dans cette aventure sans nécessairement être intéressés par l'avortement, mais qui ont utilisé ce thème comme modèle pour d'autres recherches³⁰. »

L'ironie est que, dans les pays qui ont des lois sur l'avortement, la grande majorité des

Heureusement, la solution politique est simple, quoique coûteuse et longue à appliquer : réaliser une étude longitudinale qui, dès le départ, sera effectuée selon des principes universellement acceptés des sciences sociales. Le gouvernement canadien est bien placé pour commander une telle étude. La santé des femmes est étudiée sous toutes les coutures au Canada, seule la procédure la plus commune y est entièrement ignorée. Plusieurs sympathisants pro-vie et pro-choix peuvent convenir que d'aller au fond de ces questions médicales est une priorité du point de vue de la santé publique. La question est de savoir si la volonté politique de lancer une telle initiative existe.

Notes

- 1 Voir, comme exemple de conclusion vague, un échantillon dont on a perdu 50 % des données relatives aux participants à l'étude : Major, B., Cozzarelli, C., Cooper, M.L., Zubeck, J., Richards C., Wilhite, M., Gramzow, R. (Août 2000). *Psychological Responses of Women After First-Trimester Abortion*. *Arch Gen Psychiatry*. 2000; 57: 777-784.
- 2 « La plupart des études sont axées sur les réponses immédiates, deux ans étant la plus longue période de suivi. » Russo, N.F., Zierk, K.L. (1992). *Abortion, Childbearing, and Women's Well-Being*. *Professional Psychology: Research and Practice, American Psychological Association, Inc.* Vol. 23, No. 4, 269-280.
- 3 Cet article a été à l'origine des hypothèses postérieures selon lesquelles l'avortement aurait des conséquences bénignes sur la santé mentale des femmes et des jeunes filles : Adler, N.E., David, H.P., Major, B.N., Roth, S.H., Russo, N.F., Wyatt, G.E. (1990). *Psychological Responses After Abortion*. *Science*, Vol.248: 41(4), 41-44.
- 4 Les résultats de trois des études les plus solides sur le plan méthodologique (c.-à.-d. avec la plus vaste documentation) ont montré que l'avortement est lié à un risque plus élevé de problèmes de santé mentale que ne l'est l'accouchement. » Coleman, P.K. (1er mai 2007). *H.R. 20, The Melanie Blocker-Stokes Postpartum Depression and Care Act Expanded Testimony of Priscilla K. Coleman, PhD*. Déposé au Health Subcommittee, Committee on Energy and Commerce, U.S. House of Representatives, Washington DC. Ces trois études sont : David, H., Rasmussen, N., Holst, E. (1981). *Post-abortion and postpartum psychotic reactions*. *Family Planning Perspectives*, 13, 88-91; Coleman, P.K., Reardon, D.C., Rue, V., Cogle, J. (2002). *State-funded abortions vs. deliveries: A comparison of outpatient mental health claims over four years*. *American Journal of Orthopsychiatry*, 72, 141-152; Reardon, D.C., Cogle, J., Rue, V.M., Shuping, M., Coleman, P.K., Ney, P.G. (2003). *Psychiatric admissions of low-income women following abortion and childbirth*. *Journal de l'Association médicale canadienne*, 168, 1253-1256.
- 5 Division de la statistique de la santé, Statistique Canada (Juin 2007). *Statistiques sur les avortements provoqués 2004. Pourcentage d'avortements provoqués par groupe d'âge*.
- 6 La Fédération canadienne pour la santé sexuelle invite les jeunes à s'associer à un « pro-choice youth network » (un réseau pro-choix pour les jeunes) sur leur page d'accueil à l'adresse suivante : <http://www.cfsb.ca/ppfc/content.asp?cn=false>. Pour connaître la teneur du discours tenu aux jeunes, voir <http://www.cfsb.ca/ppfc/content.asp?articleid=40>.
- 7 Voir <http://www.cbtrust.com/teens.php#Anchor-How-23240>. Ce site Internet fait aussi partie de la Fédération canadienne pour la santé sexuelle. Il offre une brochure intitulée « Information for teens about abortion » (Informations pour les adolescents au sujet de l'avortement).

- 8 <http://www.teenwire.com/>.
- 9 <http://www.teenwire.com/infocus/2006/if-20061128p467-abortion.php>.
- 10 Il qualifie l'état de la recherche sur l'avortement de « déplorable ». Entrevue avec l'auteur, 24 juillet 2007.
- 11 Fergusson, D.M., Horwood, L.J., Ridder, E.M. (2006). *Abortion in young women and subsequent mental health*. *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 47:1, 16-24.
- 12 Accessible en ligne le 4 septembre 2007 à <http://www.timesonline.co.uk/tol/comment/letters/article614555.ece>
- 13 Entrevue avec l'auteur, 24 juillet 2007.
- 14 Entrevue avec l'auteur, 7 août 2007.
- 15 Reardon, D.C., Cogle, J., Rue, V.M., Shuping, M., Coleman, P.K., Ney, P.G. (2003). *Psychiatric admissions of low-income women following abortion and childbirth*. *Journal de l'Association médicale canadienne*, 168, 1253-1256.
- 16 Major, B. (13 mai 2003). *Psychological implications of abortion – Highly charged and rife with misleading research*. *Journal de l'Association médicale canadienne*, 168(10).
- 17 Éditorial. (22 juillet 2003). *Unwanted results: the ethics of controversial research*. *Journal de l'Association médicale canadienne*, 169 (2). Accessible en ligne le 4 septembre 2007 à <http://www.cma.ca/cgi/content/full/169/2/93>.
- 18 The Elliot Institute: <http://www.afterabortion.org/>.
- 19 Échange accessible en ligne le 19 septembre 2007 à <http://www.bmj.com/cgi/eletters/324/7330/151#18850>. Cet échange en ligne résulte d'une réponse à Reardon, D.C. and Cogle, J.R. (2002). *Depression and unintended pregnancy in the National Longitudinal Survey of Youth: a cohort study*. *BMJ* 324: 151-152.
- 20 L'Agence de la santé publique du Canada dirige volontiers les Canadiens vers la Fédération pour le planning des naissances du Canada et vers les autres organismes pro-choix. Voir ce lien http://www.phac-aspc.gc.ca/std-mts/ec_cu_hhtml où, par exemple, l'on donne des renseignements sur la contraception d'urgence
- 21 La page sur l'avortement peut être consultée ici : <http://www.apa.org/ppo/issues/womenabortfacts.html>. Au moment de la publication, il était dit que la feuille de renseignement est continuellement mise à jour.
- 22 Adler, N.E., David, H.P., Major, B.N., Roth, S.H., Russo, N.F., Wyatt, G.E. (1990). *Psychological responses after abortion*. *Science*, Vol.248: 41(4), 41-44.
- 23 Major, B., Cozzarelli, C., Cooper, M.L., Zubeck, J., Richards C., Wilhite, M.,

- Gramzow, R. (Août 2000). *Psychological responses of women after first-trimester abortion*. *Arch Gen Psychiatry*. 2000; 57: 777-784. À la seconde année d'évaluation, l'étude a perdu 50 % des données de son échantillon, seulement 442 femmes parmi les 882 initiales s'étant présentées pour le suivi à long terme.
- 24 *Ibid*.
- 25 Wright, R.H., Cummings, N.A., Eds. *Destructive Trends in Mental Health*. (2005). New York: Routledge, Taylor & Francis Group, p. 235. Le même livre traite des préjugés politiques des psychologues. Être pro-vie, c'est être fortement associé aux conservateurs, tellement qu'un article du *New York Times* a discuté les tenants et les aboutissants du boulet politique qu'est l'avortement sur les politiciens démocrates (voir Henneberger, M. (22 juin 2007). *Why pro-choice is a bad choice for Democrats*. *The New York Times*, p. 21). Richard E. Redding, J.D., Ph.D, est directeur du programme de droit et de psychologie aux universités Villanova et Drexel et il a étudié et évalué le contenu des articles de l'APA, publiés entre 1990 et 1999. Il conclut que « l'on peut dire avec certitude que les conservateurs sont extrêmement sous-représentés en psychologie » (*Destructive Trends in Mental Health*, p. 304.). Les résultats de son travail montrent que « 97 % des articles promeuvent des thèmes politiques libéraux, seulement un article sur 31 témoigne de vues plus conservatives » (p. 305). Redding signale une autre étude où on a pu observer que, après avoir envoyé à des professeurs agréés par l'APA des fausses demandes de candidature de la part d'étudiants diplômés (dans certaines d'entre elles, le demandeur se disait « chrétien conservateur »), il a été constaté que les professeurs se montraient plus réservés au sujet des aptitudes du groupe chrétien conservateur (p. 312).
- 26 Rachel MacNair est directeur de l'*Institute for Integrated Social Analysis*, l'aile recherche de Consistent Life.
- 27 Voir le site Internet <http://consistent-life.org/actions.html>.
- 28 Entrevue avec l'auteur, 24 juillet 2007.
- 29 Entrevue avec l'auteur, 7 août 2007.
- 30 Entrevue avec l'auteur, 7 août 2007.
- 31 Entrevue avec l'auteur, 24 juillet 2007.

LA FOI DE NOS JEUNES

AUJOURD'HUI, LES JEUNES S'INTÉRESSENT À LA FOI ET TENTENT DE LUI DONNER DIVERSES FORMULATIONS

Par Dave Quist

En mars dernier, à Victoria, en C.-B., 100 jeunes ont défilé le long d'une des grandes rues du centre-ville de Pourim. Dans une manifestation publique de soutien envers leur foi juive, des enfants portant des costumes de l'Ancien Testament ont célébré le triomphe d'Esther sur les forces qui auraient pu détruire le peuple juif. Certains des membres les plus âgés d'une synagogue de Toronto s'étant demandés s'il n'était pas « mieux de garder un profil pas », le rabbin Harry Brechner de la Congrégation Emmanuel a rétorqué : « C'est une question de joie, de fierté, de survie ». L'expression publique de la foi est une des choses les plus difficiles pour les adultes, sans parler des enfants. Il était clair que, pour ces personnes, la foi était suffisamment importante pour l'exprimer publiquement.

Selon les bulletins de nouvelles, les jeunes s'intéressent de plus en plus à la foi. Il faut donc poser la question : les jeunes d'aujourd'hui se sont-ils éloignés de la foi et de la spiritualité ou sont-ils davantage attirés par elles que les générations précédentes? Est-ce que leur conception de la foi a changé? Les réponses sont intéressantes, non seulement pour les croyants, mais pour l'ensemble de la société.

Il y a deux façons distinctes de considérer la jeunesse et la foi. La première consiste à voir quel impact les jeunes qui pratiquent leur foi ont sur le monde qui les entoure et la seconde consiste à évaluer l'impact de la foi sur les jeunes.

Pour ce qui est du premier point, la recherche a conclu que les jeunes croyants ont des effets positifs sensibles sur la société. Les études effectuées au Canada, en Australie et aux États-Unis en ce domaine concordent. Selon Statistique Canada, il existe plusieurs résultats mesurables concernant les jeunes qui assistent régulièrement à des offices religieux :

- En 1999, ils avaient les niveaux les plus élevés d'études universitaires ;
- Ils étaient très susceptibles de participer à d'autres activités supervisées, telles que des sports organisés, des programmes à vocation non sportive structurés et des clubs de jeunes supervisés. Aux États-Unis, *Child Trend*, un groupe de recherche indépendant et non partisan sur la famille, a effectué plusieurs enquêtes au cours des dernières années sur la jeunesse et l'engagement religieux. Certains de ses résultats indiquent que² :
- « Des niveaux élevés de religiosité sont liés à des niveaux faibles de délinquance » ;
- « [Le lien entre] engagement religieux et consommation de drogues et d'alcool est

du développement spirituel, a également publié des résultats intéressants. Lorsque des jeunes participent aux activités de leur communauté religieuse une heure ou plus par semaine, ils sont³ :

- « 26 % plus susceptibles d'avoir huit indicateurs de réussite, en particulier l'obtention d'un bon niveau d'études, la résistance à se mettre en danger, le maintien de la santé physique et le leadership. »
- « 39 % moins susceptibles de s'engager dans 10 types de comportement à risque élevé, particulièrement la consommation de tabac, les drogues illicites, les problèmes scolaires, les comportements antisociaux et la conduite en état d'ivresse. »

Si l'on se base sur ces statistiques et sur d'autres, il est évident que ces jeunes ayant une foi active réussissent avec plus de succès à obtenir des résultats positifs. Que leur enfant soit classé plus haut dans les résultats positifs et plus bas dans les résultats négatifs, c'est ce que chaque parent veut et c'est aussi ce que notre société désire pour la prochaine génération.

En ce qui concerne la façon dont la foi influe sur la jeunesse d'aujourd'hui, il existe moins de données disponibles⁴. Mais dans un sondage récent, on a posé des questions au sujet du bonheur : Qu'est-ce qui rend les jeunes heureux? La foi ou la spiritualité n'étaient pas au centre des questions, mais elles ont certainement été mises en évidence dans les réponses.

Le 20 août 2007, MTV et Associated Press ont diffusé les résultats d'un sondage intitulé « Étude sur le bonheur chez les jeunes ». Le sondage, fondé sur les réponses de 1200 jeunes âgés de 13 à 24 ans, a globalement conclu que « les jeunes d'aujourd'hui sont généralement très heureux, optimistes concernant l'avenir et fixés sur des objectifs visant à rendre leur avenir plus heureux⁵. » Chose intéressante, à la question « quels sont les facteurs qui vous



fort et systématique » ; les études montrent que la consommation et l'abus d'alcool et de drogues peuvent être jusqu'à trois fois plus élevés chez les adolescents non religieux. « L'engagement religieux peut contribuer à éviter que les adolescents s'adonnent à une activité sexuelle précoce. » Le *Center for Spiritual Development in Childhood and Adolescence*, un groupe de réflexion établi aux États-Unis et voué à l'étude

rendent le plus heureux? », il ont donné la cinquième place (à égalité) à « Dieu/la relation avec Dieu⁶ ». L'enquête note également que 51 % des répondants se disent heureux ou très heureux dans leur « vie religieuse ou spirituelle » et que 26 % se disent neutres⁷. Quand on a demandé aux répondants qui était leur héros, 10 % ont répondu « Dieu », ce qui le met en cinquième place⁸.

Les jeunes Australiens ne semblent pas différents des jeunes Américains quant on en vient aux recherches sur le sentiment religieux. Dans un projet intitulé *Spirit of Generation Y*, mené entre 2003 et 2006, 48 % des jeunes nés entre 1976 et 1990 ont dit croire en Dieu, 20 % ont dit ne pas y croire et 32 % ont dit être dans l'incertitude. Les deux tiers de ceux qui ne croient pas en Dieu ou qui sont incertains de son existence croient en une sorte d'« Être supérieur ou de force vitale ». Au sens le plus large, cela signifie que 82,32 % des jeunes Australiens croient en une certaine forme de puissance supérieure. Cela constitue un pourcentage énorme dont tous les groupes religieux devraient être conscients.

Au Canada, quoiqu'il ne soit guère douteux que le taux de participation aux services religieux ait diminué, il y a aussi des signes que ce nombre a atteint un creux et qu'il est maintenant en train de remonter légèrement¹⁰. Dans son analyse des religions constituées et de la présence aux offices, Reginald Bibby déclare que, en 2004, 37 % des Canadiens ont assisté à un service religieux « au moins une fois par mois. » Il s'agit, pour ses études longitudinales, du taux de participation le plus élevé enregistré depuis 1985. Dans son livre, *Canada's Teens: Today, Yesterday, and Tomorrow*, Bibby affirme que la présence hebdomadaire à l'office religieux chez les jeunes gens a baissé de 23 % en 1984 à 18 % en 1992, et remonté à 22 % en 2000¹¹. En 2002, une étude de Statistique Canada a montré que 32 % des Canadiens âgés de 15 à 29 ans assistent à un service religieux une fois par semaine¹².

Dans sa recherche, Bibby allègue également qu'il y a « des signes récents d'une renaissance de la religion¹³ » qui semblent se traduire par un engagement religieux croissant chez les adolescents et par un intérêt grandissant des jeunes adultes envers le fait religieux. Si cela est vrai et que cela conduit un plus grand nombre d'adolescents et de jeunes adultes à passer la porte de l'église, il y aura un plus grand nombre de leurs enfants qui feront de même. Les Églises doivent être conscientes de ce potentiel. Les Églises doivent aussi se rendre compte du rôle que les parents jouent dans l'attitude des jeunes face à la foi. *The National Study of Youth and Religion*, un projet de recherche de l'Université de Caroline du Nord (Chapel Hill), a établi que la « plus importante influence sociale sur la vie religieuse et spirituelle des adolescents est celle

de leurs parents, pas celle de leur groupe d'amis, ni celle de leur propre recherche individuelle, ni même celle d'un aumônier, d'un pasteur ou d'un prêtre¹⁴. » Ce simple fait devrait être une invitation à réfléchir. Visiblement, l'adage selon lequel « nous voulons que nos enfants se fassent eux-mêmes une idée » n'est pas conforme à la réalité. Si vous êtes baptiste ou catholique, il y a de fortes chances que vos enfants se considèrent eux-mêmes comme des baptistes ou des catholiques¹⁵.

Certaines écoles postsecondaires ont reconnu l'importance d'examiner et d'analyser le thème des jeunes et de la foi. *Tyndale University College*, à Toronto, offre un cours intitulé : *Adolescent Faith Development*¹⁶ (le développement de la foi chez l'adolescent), qui traite des difficultés qu'ont les jeunes à vivre, en grandissant, une foi qui leur est propre. Le plan de cours dit que le cours « porte sur les défis posés à la foi lors du passage de l'enfance à l'âge adulte. Les étudiants examinent d'abord en profondeur le phénomène de la spiritualité des adolescents aujourd'hui et ses caractéristiques. Ils examinent alors les étapes typiques du développement religieux et de la formation de la foi durant les années d'adolescence. Finalement, ils étudient les diverses méthodologies qui améliorent le développement de la foi chez les jeunes. » (C'est nous qui soulignons)

Augustine College, un collège d'Ottawa qui existe depuis 1998, offre aux étudiants une initiation critique à la pensée occidentale qui n'exclut pas la foi. Ce collège « donne la

possibilité à des étudiants de se consacrer un an à l'étude des bases de la tradition culturelle et intellectuelle occidentale. Nous sommes « convaincus qu'une telle étude se poursuit mieux dans l'atmosphère d'un christianisme sincère et cohérent, celui-là même qui fut le soutien de la foi et de la culture profane depuis l'Église primitive »¹⁷. Cette sorte de collège peut s'avérer de plus en plus important – et plus populaire statistiquement parlant.

Les jeunes aujourd'hui font face à une multitude de défis. Dans la foulée des événements du 11 septembre, les églises étaient souvent remplies à pleine capacité de personnes qui cherchaient consolation et réconfort. Depuis ce jour, les places sont moins remplies, mais le nombre de personnes présentes indique un niveau d'intérêt élevé pour la foi et la spiritualité chez les jeunes, des jeunes fidèles qui, en outre, ont un impact positif sur le monde. Souvent, notre société choisit, pour reprendre les mots de l'évêque anglican N.T. Wright, de « paver par-dessus la foi ». Continuant avec sa comparaison, il ajoute que nous pouvons seulement paver par-dessus nos âmes pour un temps, jusqu'à ce qu'un tuyau saute quelque part et que l'eau jaillisse à la surface. Peut-être faudra-t-il une crise globale ou personnelle pour en arriver là, ou peut-être est-ce le bruit du monde autour de nous qui couvre la petite voix à l'intérieur de nous. Que ce soit l'un ou l'autre, les jeunes sont vraiment intéressés et tendent les bras vers la foi.

Notes

- Jones, F. (1999). Les enfants assistent-ils aux services religieux? Tendances sociales canadiennes. Ottawa: Statistique Canada, p. 13-16, accessible en ligne: <http://www.statcan.ca/francais/freepub/11-008-XIF/1999002/articles/4658.pdf>; Galambos, N.L., Tilton-Weaver L.C. (1998). Comportements à risques multiples chez les adolescents et les jeunes adultes. Rapports sur la santé. Ottawa: Statistique Canada, p. 9-20, accessible en ligne: <http://www.statcan.ca/francais/freepub/82-003-XIF/0029882-003-XIF.pdf>; Jones, F. (Mai 2001). The sexual activity of Canadian girls and boys aged 12 and 13, 1996-97. L'Institut de recherches sur l'engagement chrétien, accessible en ligne: <http://www.ccri.ca/rcr01-06pe.pdf>.
- Bridges, L.J., Moore, K.A. (Septembre 2002). *Religious involvement and children's well-being: What research tells us (and what it doesn't)*. Washington, DC: Child Trends, accessible en ligne: <http://www.childtrends.org/files/ReligiosityRB.pdf>.
- Scales, P.C. (Février 2007). *Spirituality and adolescent well-being: Selected new statistics*. Minneapolis, MN: The Center for Spiritual Development in Childhood and Adolescence, accessible en ligne: www.spiritualdevelopmentcenter.org/display.asp?Page=FastFacts2.
- Benson, P.L. (Juin 2007). *Spiritual Development and Adolescence*. National Council on Family Relations: Report – Linking family research, education, and practice. Volume 52:2, p. F3. <http://www.mtv.com/thinkmtv/research/>.
- Ibid.*, Question #Q4.
- Ibid.*, Question #Q6_10.
- Ibid.*, Question #Q16.
- Australian Clearinghouse for Youth Studies. *Youth Facts & Stats*, accessible en ligne: www.youthfacts.com.au/index.php?option=displaypage&Itemid=224&op=page.
- Bibby, R. (25 novembre 2004). Religious service attendance trends, accessible en ligne: http://www.reginaldbibby.com/images/Press_Release_GallupBibby_Nov2504.pdf.

- Bibby, R. (2001). *Canada's Teens: Today, Yesterday, and Tomorrow*. Toronto: Stoddart, p. 196.
- Clark, W., Schellenberg, G. (2006). Les Canadiens et la religion. Tendances sociales canadiennes. Ottawa: Statistique Canada, p. 2-9, accessible en ligne: http://www.statcan.ca/francais/freepub/11-008-XIF/2006001/PDF/religious_81_f.pdf
- McMenamie, L. (14 mars 2006). *The building is a place where the church meets*. Victoria Times-Colonist, p. A11.
- Murray, B. *Understanding the religious and spiritual lives of teenagers*. Accessible en ligne: www.facsnet.org/issues/faith/youth.php.
- Bibby, R. (Avril 2006). *Why bother with organized religion? The views of insiders, marginals, and outsiders*. Présenté à la réunion annuelle de la Pacific Sociological Association, Hollywood, California. Accessible en ligne: <http://www.reginaldbibby.com/images/PSA06WHYBOTH.PAPER.pdf>.
- www.tyndale.ca/universitycollege/viewcourse.php?cid=774.
- http://www.augustinecollege.org/about_us.htm.

QUE SE PASSE-T-IL DANS LE CERVEAU DE NOS ADOS?

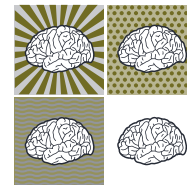
PLUS QUE LES PARENTS NE POURRAIENT LE CROIRE

Par Dr. Kelly Schwartz

Durant des siècles, les écrivains, philosophes, scientifiques ont essayé de comprendre l'esprit des adolescents. Quelle que soit l'époque, le consensus semble être que quelque chose change chez l'enfant sans que nous sachions vraiment quoi faire avec ça. Exemple : un berger exaspéré dans l'acte III d'un Conte d'hiver, de William Shakespeare, résume ainsi l'opinion commune passée et présente sur l'adolescence : « *I would there were no age between sixteen and three-and-twenty;* » he sighs, « *or that youth would sleep out the rest; for there is nothing in the between but getting wenches with child, wronging the ancients, stealing, fighting. Hark you now!* » (« Je préférerais qu'il n'y ait pas d'âge entre la seizième et la vingt-troisième année, soupirez-t-il, ou ce jeune me laissera sans repos, parce que cet âge ne sait que faire des enfants aux jeunes filles, nuire aux aînés, voler, se battre. Écoutez-vous maintenant ! »). Ainsi qu'arrive-t-il à nos enfants, si doux, si obéissants et si malléables, lorsque leur âge atteint les deux chiffres ? Y a-t-il quelque chose d'intrinsèquement défectueux ou anormal au sujet de nos adolescents ? Ajoutez au vol et aux batailles de rue d'autres comportements affectivement lourds, comme les conflits avec les parents, les crises d'estime de soi et d'identité, la consommation et l'abus d'alcool et de drogues et même le suicide, et nous nous retrouvons encore à parler du même *sturm und drang* (tempête et assaut) concernant une période de la vie sur laquelle le grand-père du développement des adolescents, G. Stanley Hall, a écrit dans son traité classique en deux volumes paru il y a plus de 100 ans¹. Certaines choses ne changent pas. Ou changent-elles ?

Cela fait quelque deux siècles que Shakespeare a déploré ce temps de la vie et, depuis, on a beaucoup « écouté ». Nulle part cela n'est plus évident que dans la recherche se rapportant au développement du

AINSI QU'ARRIVE-T-IL À NOS ENFANTS, SI DOUX, SI OBÉISSANTS ET SI MALLÉABLES, LORSQUE LEUR ÂGE ATTEINT LES DEUX CHIFFRES ? Y A-T-IL QUELQUE CHOSE D'INTRINSÈQUEMENT DÉFECTUEUX OU ANORMAL AU SUJET DE NOS ADOLESCENTS ?



cerveau des adolescents. Bien que longtemps considérée comme un domaine en veilleuse et même comme un oxymore péjoratif, la recherche consacrée au développement du cerveau des adolescents a laissé les pâturages du berger de Shakespeare pour se retrouver dans les laboratoires. Le résultat ? La découverte de changements neurologiques monumentaux tout le long de l'adolescence. Ce qui suit est un bref examen d'une partie de la recherche dans ce domaine excitant de la psychologie du développement, auquel seront ajoutés certains commentaires sur la signification de ces recherches pour les parents, pour les communautés et pour les adolescents eux-mêmes.

De Dora jusqu'à l'explorateur

Tout comme les émissions de télé pour les enfants du primaire diffèrent radicalement de celles pour adolescents, la façon de raisonner de l'enfance diffère de celle de l'adolescence. Submergés par un monde qui met en question leur identité, embourbés dans la timidité, titubants sous une toute nouvelle flexibilité cognitive, les adolescents sont plus critiques et plus introspectifs en société que leur contrepartie prépubère. Et bien que certains s'interrogent sur la question de savoir si, oui ou non, un changement neurologique et cognitif de cette envergure ne constitue qu'une partie de cette multitude de changements hormonaux et physiologiques accompagnant la maturité pubérale², les recherches menées au cours des dix dernières années nous aident à comprendre que les changements éprouvés par tous les adolescents sont complexes, omniprésents et exigeants. Certes, les hormones interviennent dans les effets les plus évidents de la puberté, notamment les caractères sexuels primaires et secondaires³. Mais les chercheurs dans le domaine de l'imagerie du cerveau ont fait de grands pas en explorant comment les changements physiques liés à la puberté pourraient aussi être reliés à l'esprit : nous sommes maintenant sûrs que les changements cognitifs et les changements de comportement ont leur origine dans le cerveau des adolescents.



Des études récentes de cerveaux d'humains ou d'animaux morts indiquent que deux changements physiologiques principaux se produisent dans le cerveau avant et après la puberté. D'abord, pendant que les neurones (des cellules microscopiques présentes principalement dans le cerveau et la moelle épinière) se développent au cours des premières années de la vie, une couche de myéline (une couche grasse) se constitue autour des prolongements des neurones (appelés axones). Les chercheurs⁴ ont trouvé que ces extensions, ou axones, dans le cortex frontal, continuent à être bien « myélinées » (c'est-à-dire enduites d'un corps gras pour augmenter la vitesse des signaux du cerveau) pendant l'adolescence, indiquant ainsi que la vitesse de transmission de l'information neurale dans le cortex frontal augmente au cours de l'enfance et de l'adolescence. Pour l'adolescent moyen, cela signifie que sa pensée est plus efficace, son aptitude à traiter de l'information plus rapide et ses prises de décision plus automatiques.

Une seconde différence physiologique entre les cerveaux prépubères et ceux des adolescents concerne les variations de ce qu'on appelle la « densité synaptique » dans le cortex préfrontal. Cela a trait aux espaces synaptiques entre les neurones. Bien qu'une surproduction et une réduction subséquente de la densité synaptique (appelée élagage

synaptique) se produisent dans tout le cerveau pendant la première enfance et la phase intermédiaire, une telle activité est centralisée au cours de l'adolescence dans le cortex préfrontal (la région située juste au-dessus des yeux, à la base du cortex frontal), selon une progression chronologique différente. Encore une fois, des études récentes⁵ indiquent qu'il existe une prolifération de synapses (c'est-à-dire d'espaces entre les neurones qui envoient et reçoivent des substances chimiques, comme la sérotonine et la dopamine) dans les couches les plus profondes du cortex préfrontal durant l'enfance et, de nouveau, à la puberté. Cela est suivi par une phase palier et un élagage subséquent (qui comprend à la fois une élimination et une réorganisation) des connexions frontales synaptiques après la puberté.

de leurs émotions, ce qui constitue une étude d'un intérêt unique parce qu'elle s'intéresse au fonctionnement normal de l'adolescent plutôt qu'à ses pathologies. Un des résultats les plus constants de ces études concerne les changements massifs observés au cours de l'adolescence dans la substance blanche et la matière grise⁷ du cortex préfrontal.

Dans une autre étude, Giedd et ses collègues⁸ ont suivi un groupe d'enfants et d'adolescents de 4 à 22 ans et constaté que la matière grise se forme à des rythmes différents selon qu'elle est celle d'un enfant, d'un adolescent ou d'un adulte. Le volume de matière grise dans le lobe frontal, en particulier, croît durant la pré-adolescence à un rythme atteignant un sommet vers la douzième année, dans le cas des personnes de sexe masculin, et vers la onzième année dans celui des personnes

UN DES RÉSULTATS LES PLUS CONSTANTS DE CES ÉTUDES CONCERNE DES CHANGEMENTS MASSIFS OBSERVÉS AU COURS DE L'ADOLESCENCE DANS LA SUBSTANCE BLANCHE ET LA MATIÈRE GRISE.

Théoriquement, cet élagage durant l'adolescence est censé améliorer l'organisation de la pensée, la maîtrise du langage et les autres fonctions cognitives évoluées, comme l'abstraction et le raisonnement hypothétique « si-alors ». Ces récents résultats, cependant, ne concernent qu'une petite partie des changements neurologiques intervenus pendant l'adolescence, essentiellement parce que la recherche récente s'est limitée à étudier le cerveau seulement après la mort.

Les images des choses à venir

Certains humoristes (et naturellement plusieurs parents) disent que la plupart des adolescents sont « en état de mort cérébrale » et constitueraient d'excellents candidats pour une recherche sur des corps inanimés, dans ce cas-ci étendus sur le divan en train de regarder la télévision. Aujourd'hui, des techniques non invasives d'imagerie du cerveau, en particulier l'imagerie par résonance magnétique (IRM), peuvent produire des images détaillées en trois dimensions d'un cerveau vivant. Depuis 1991, le neurologue Jay Giedd et ses collègues du *National Institute of Mental Health* étudient comment le cerveau se développe de l'enfance à l'adolescence en utilisant des techniques d'imagerie par résonance magnétique fonctionnelle (IRMf). Les IRMf dépistent l'activité des neurones par l'intermédiaire des propriétés magnétiques de l'oxygène qui circule dans le sang et, ensuite, mesurent la quantité de sang oxygéné envoyée à des régions spécifiques du cerveau. Par le biais de cette technique, Giedd a scruté à chaque année le cerveau d'environ 1800 enfants, adolescents et jeunes adultes qu'il a interviewés au sujet de leur vie et

de sexe féminin (ou autour de la période coïncidant avec le début de la puberté pour les deux sexes). Puis vient un déclin durant la post-adolescence. La neurologue Elizabeth Sowell et ses collègues⁹ ont également confirmé une accélération de la perte de matière grise du lobe frontal entre l'enfance et l'adolescence, ainsi que le plafonnement de la matière grise du lobe pariétal (la partie du cerveau vers le haut et l'arrière), résultats qui s'accordent bien avec les difficultés des adolescents à se maîtriser et à gérer leurs émotions, deux fonctions importantes de la matière grise. Ces découvertes sont loin d'être insignifiantes. De fait, ces changements rivalisent en importance ceux qui se produisent dans les premières 24 heures de vie lorsque le développement de la personne est le plus rapide.

Ce n'est pas une tâche facile de rendre compte des effets d'un tel changement non-linéaire dans la structure du lobe préfrontal. Dans une excellente analyse de la recherche dans ce secteur, deux chercheurs du *University College London*, Sarah-Jayne Blakemore et Suparna Choudhry,¹⁰ ont exploré les effets des changements du lobe frontal chez les adolescents. Ces changements affectent la coordination des émotions des adolescents et du « fonctionnement exécutif », un terme utilisé pour décrire « la faculté qui nous permet de contrôler et de coordonner nos pensées et notre comportement¹¹ ». Les lobes préfrontaux ont été longtemps considérés comme le centre de coordination d'une grande partie de nos pensées et de notre comportement, leur fonction étant littéralement de « soutenir les opérations cognitives de haut niveau

comprenant l'auto-évaluation, la planification à long terme, l'établissement d'un ordre de priorité des valeurs et la mise en place d'un comportement social approprié¹². » Puisque les études en IRM ont démontré des changements dans le cortex frontal durant l'adolescence, on devrait s'attendre à ce que ces aptitudes fonctionnelles, telles que l'auto-évaluation et l'établissement d'ordre de priorité, soient améliorées durant cette période.

Neurologie frontale complète : Classée « R » pour risquée

Le mot qui convient est « devrait », ainsi que le reconnaîtront tous les parents. De nombreuses études ont montré que les adolescents manifestent une aptitude accrue à faire preuve de maîtrise de soi, augmentent leur vitesse de traitement et même leur

(cette dernière constitue la partie centrale du cerveau et guide les réactions pulsionnelles ou « viscérales »). On a demandé à tous les participants de regarder une série d'images montrant un large éventail d'émotions pendant qu'il subissait un IRMf et de dire quelles émotions ces images manifestaient. Les résultats indiquent que la catégorisation des adolescents était considérablement moins précise que celle des adultes. Par exemple, pour des adolescents, les images illustrant la peur correspondaient à un état de choc, à de la tristesse ou à de la confusion ; en outre, leur secteur limbique était beaucoup plus actif que celui de leur cortex préfrontal. C'était précisément l'opposé dans l'activité cérébrale des adultes. La conclusion ? Comme les adolescents sont témoins d'un sommet de matière grise et de l'accroissement rapide de la substance blanche (ce que certains

que, pour les enfants et les adolescents, un comportement moins risqué était associé à des conséquences négatives anticipées, tandis que des conséquences négatives anticipées ne semblent pas influencer les probabilités de s'engager dans des comportements à risque chez les adultes. En bref, les adolescents n'associent pas automatiquement des résultats négatifs au comportement à risque et, en fait, ils agissent davantage comme des adultes en voulant ignorer que des comportements à risque peuvent mener à de piètres résultats. Pour reprendre les mots des auteurs, ces données suggèrent que le « décalage potentiel dans la prévision des conséquences d'un comportement à risque pourrait être à l'origine d'une tendance chez les adolescents aux comportements à risque tout comme des résultats positifs immédiats associés au statut social au sein de leur groupe d'amis, à la consommation d'alcool et de drogues ou au nombre de relations sexuelles, peuvent l'emporter sur d'éventuelles conséquences négatives à long terme¹⁶ ».

C'EST PRÉCISÉMENT CE TYPE DE DÉCONNEXION

– UN DÉVELOPPEMENT NEUROLOGIQUE RAPIDE ET INTENSE AUQUEL NE CORRESPOND PAS, EN MÊME TEMPS, UNE MATURATION DU COMPORTEMENT OU DE L'AFFECTIVITÉ – QUI EST AU CENTRE DE L'ATTENTION DE PLUSIEURS CHERCHEURS CES DERNIÈRES ANNÉES.

capacité d'opérer de multiples tâches en même temps¹³ (pensez à l'adolescent typique qui parle au téléphone, surfe sur le Net et regarde la télé en même temps). Pourtant on sait que les adolescents s'engagent dans des comportements inopportuns, impulsifs, voire risqués, et même potentiellement fatals (consommation et abus d'alcool et de drogues, relations sexuelles précoces et non protégées, sports extrêmes, risques plus élevés d'accidents sur la route, etc.). Un tel comportement ne semble guère refléter cette accélération du développement cognitif et neurologique dont les chercheurs témoignent abondamment dans leurs études de la vie des adolescents. C'est précisément ce type de déconnexion – un développement neurologique rapide et intense auquel ne correspond pas, en même temps, une maturation du comportement ou de l'affectivité – qui est au centre de l'attention de plusieurs chercheurs ces dernières années.

Plusieurs études importantes ont donné un aperçu du trou noir neurologique rattaché, respectivement, à la cognition affective et au fonctionnement exécutif durant l'adolescence. Une étude par Abigail Baird et ses collègues¹⁴, utilisant la technologie IRM, est une des premières à explorer les bases neurologiques du caractère de turbulence affective propre au développement normal de l'adolescence. Les chercheurs ont comparé la façon de traiter les émotions de personnes de 10 à 18 ans avec celle d'adultes normaux en observant le niveau d'activité cérébrale des deux parties du cerveau, les lobes frontaux et la région limbique

appellent l'épaississement du lobe frontal), il manque essentiellement à leurs réponses affectives et comportementales la médiation du jugement et du raisonnement. Mais est-ce que les adolescents sont à la merci de leurs émotions ou ont-ils en fait plus de contrôle qu'ils semblent le démontrer ?

Les chercheurs ont tenté également de répondre à cette question en examinant un plus grand nombre de résultats cognitifs-comportementaux reliés au développement cérébral. Ils se sont aussi interrogés au sujet des changements neurologiques et du développement cognitif consécutif et se sont demandés quel rôle ont ces changements dans la propension à prendre des risques des adolescents. Adriana Galvan (une chargée de cours en neurologie) et ses collègues¹⁵ ont examiné cette importante voie neurologique sur un échantillon d'enfants, d'adolescents et d'adultes. Tous les participants ont fait une auto-évaluation de leur propension à prendre des risques (comment, par exemple, se laissent-ils tenter par des comportements sexuels à risque, par la consommation de drogues, par les sports extrêmes, etc.), leur perception du risque (en évaluant si les participants perçoivent certaines activités comme potentiellement risquées et sont capables d'estimer si les coûts sont supérieurs aux bénéfiques) et l'impulsivité. On a utilisé un jeu créatif impliquant des pirates et des trésors virtuels et, comme récompense, pour inciter à une performance rapide et adéquate (mesurée par l'IRMf), de l'argent véritable. Les résultats indiquent

Les adolescents ne sont pas que perturbateurs

Les études ci-dessus semblent indiquer que les dispositions aux ruptures et à l'impulsivité communes à beaucoup d'adolescents sont liées à un développement préfrontal inachevé, développement qui ralentit de l'enfance à l'âge adulte. Des réactions émotionnelles et



comportementales aussi extrêmes ne peuvent être attribuées au seul développement prolongé du cortex préfrontal (autrement nos enfants prépubères seraient des anges sur le plan affectif et comportemental !), mais suggère plutôt que, pendant la transition vers l'adolescence, les systèmes régulateurs sont pris en charge par le centre exécutif, en particulier l'interface entre l'expérience cognitive et affective. Le psychologue Lawrence Steinberg et ses collègues¹⁷ ont fait deux importantes observations reliées à la déconnexion entre l'éveil émotionnel et le contrôle du comportement durant l'adolescence.

La première est que le développement des aptitudes exécutives de régulation intégrée et consciemment contrôlée situées dans le cortex préfrontal est un long processus. Les adolescents font face à des dilemmes de vie énormes et chargés d'émotions (avec leur groupe d'amis, les contraintes de temps, les conflits parentaux, etc.) et le font avec une dextérité cognitive et comportementale tout à fait étonnante. La seconde observation est que l'acquisition d'un ensemble coordonné et pleinement contrôlé de fonctions exécutives se produit relativement tard dans leur développement, ouvrant la voie durant l'adolescence à ce qu'ils appellent des « trajectoires sub-optimales¹⁸ ». C'est une façon savante de dire qu'il est entièrement normal et même prévisible que les adolescents manifestent ce que Blakemore et Choudhury nomment « perturbations » (succession de départs et d'arrêts) dans leurs aptitudes à négocier les défis sociaux, cognitifs et comportementaux.

Entre neurones et voisinage

Donc, que signifie tous ces changements pour les parents, les éducateurs, les spécialistes et les décideurs? D'abord, nous devons promptement nous rendre compte que

ce développement neurologique pendant l'adolescence ne touche pas seulement l'adolescent lui-même: tout un contexte l'entoure, qu'il s'agisse de la famille, des amis, de l'école, de la vie du quartier et de la société dans son ensemble. Des telles interactions peuvent jouer un rôle clé pour protéger, stabiliser ou/et même exaspérer l'adaptation des adolescents qui entrent dans cette période de transition avec une vulnérabilité particulière. Tous les adolescents continuent à avoir besoin de la présence des autres (par

cerveau des amis et des flirts, du quartier et de la communauté (qu'ils soient sécuritaires ou non) et, naturellement, des médias électroniques. Et si les responsables politiques qui en ont le pouvoir pouvaient approuver le financement d'initiatives de telles recherches et de programmes d'éducation parentale, il s'ensuivrait un heureux changement sur les approches privilégiant la punition (c'est-à-dire la Loi sur le système de justice pour les jeunes) plutôt que la promotion. S'il y a quelque chose que les parents, les chercheurs et, en définitive,

UN DES RÉSULTATS LES PLUS CONSTANTS DE CES ÉTUDES CONCERNE DES CHANGEMENTS MASSIFS OBSERVÉS AU COURS DE L'ADOLESCENCE DANS LA SUBSTANCE BLANCHE ET LA MATIÈRE GRISE.

exemple des professeurs, des entraîneurs, des voisins, des membres de la famille élargie) et des institutions (par exemple leur école et leur église) pour les aider à se développer de façon saine dans une période de croissance potentiellement exigeante. L'auteur Barbara Strauch¹⁹ nous prévient: « (...) comme le cerveau de l'adolescent est reconfiguré, il reste plus exposé, plus facilement lésé, plus susceptible de dommages graves et persistants que la plupart des parents, des éducateurs et même des scientifiques le pensent. »

Les recherches menées au cours de la dernière décennie nous ont appris que les enfants de plus de dix ans sont loin d'être pleinement matures. Nous sommes maintenant plus conscients que les adolescents ont besoin de leur famille, de l'école et de la communauté afin de maximiser leur développement et de minimiser les problèmes affectifs et comportementaux. D'autres recherches sont nécessaires sur ces sujets encore peu étudiés que sont les effets sur le développement du

tous les adultes peuvent retirer de la recherche sur le développement du cerveau des adolescents, c'est que leur présence est importante pour les adolescents. « Leur influence, leur patience, leur compréhension et leurs conseils sont vraiment nécessaires » explique un écrivain, même quand l'adolescent ou le jeune adulte se dérobe à leur affection, grogne, claque les portes, met la musique à tue-tête, fait les gros yeux, brise les règles de la maison et semble incapable de suivre les instructions les plus simples²⁰. » Aussi, la prochaine fois qu'un adolescent vous regarde fixement et profère un guttural « hmph », courage ! il se passe plus de choses entre ses deux oreilles qu'il ne semble au premier abord.

Notes

- Hall, G.S. (1904). *Adolescence*. New York: Appleton-Century-Crofts.
- Pour une discussion plus approfondie sur le lien entre puberté et neurologie, voir Steinberg, L., Dahl, R., Keating, D., Kupfer, D.J., Masten, A.S., Pine, D. (2006). *The study of developmental psychopathology in adolescence: Integrating affective neuroscience with the study of context*. In Cicchetti, D. (Ed.) *Handbook of Developmental Psychopathology*, Vol. 2. New York: John Wiley & Sons.
- Les caractères sexuels primaires comprennent le développement des organes sexuels reproducteurs, incluant les ovules et le sperme, tandis que les caractères sexuels secondaires englobent par exemple le développement mammaire et la croissance des testicules.
- Voir Yakolev, P.A., Lecours, I.R. (1967). *The myelogenetic cycles of regional maturation of the brain*. In Minkowski, A. (Ed.), *Regional Development of the Brain in Early Life*. Oxford, UK: Blackwell, p. 3-70.
- Voir Huttenlocher, P.R. (1979). *Synaptic density in human frontal cortex: Developmental changes and effects of aging*. *Brain Research*, 163, 195-205.
- Giedd, J.N., Snell, J.W., Lange, N., Rajapakse, J.C., Kaysen, D., Vaituzis, A.C., Vauss, Y.C., Hamburger, S.D., Kozuch, P.L., Rapoport, J.L. (1996). *Quantitative magnetic resonance imaging of human brain development: Ages 14-18*. *Cerebral Cortex*, 6, 551-560.
- La substance blanche est le tissu nerveux par lequel les cellules du cerveau communiquent tandis que la matière grise est la partie du cerveau responsable du traitement de l'information ou la partie « pensante » du cerveau.
- Giedd, J.N., Blumenthal, J., Jeffries, N.O., Castellanos, F.X., Liu, H., Zijdenbos, A., Paus, T., Evans, A.C., Rapoport, J.L. (1999). *Brain development during childhood and adolescence: A longitudinal MRI study*. *Nature Neuroscience*, 2, 861-863.
- Sowell, E.R., Thompson, P.M., Tessner, K.D., Toga, A.W. (2001). *Mapping continued density reduction in dorsal frontal cortex: Inverse relationships during postadolescent brain maturation*. *Journal of Neuroscience*, 21, 8819-8829.
- Blakemore, S.J., Choudhury, S. (2006). *Development of the adolescent brain: Implications for executive function and social cognition*. *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 47(3/4), 296-312.
- Ibid.*
- Donald, M. (2001). *A Mind So Rare: The Evolution of Human Consciousness*. New York: Norton.
- Voir Luna, B., Garver, K.E., Urban, T.A., Lazar, N.A., Sweeney, J.A. (2004). *Maturation of cognitive processes from late childhood to adulthood*. *Child Development*, 75, 1357-1372; Ellis, J., Kvavilashvili, L. (2000). *Prospective memory in 2000: Past, present, and future directions*. *Applied Cognitive Psychology*, 14, S1-S9.
- Baird, A.A., Gruber, S.A., Fein, D.A., Maas, L.C., Steingard, R.J., Renshaw, P.F., Cohen, B.M., Yurgelun-Todd, D.A. (1999). *Functional magnetic resonance imaging of facial affect recognition in children and adolescents*. *Journal of the American Academy of Child & Adolescent Psychiatry*, 38(2), 195-199.
- Galvan, A., Hare, T., Voss, H., Glover, G., Casey, B.J. (2006). *Risk-taking and the adolescent brain: Who is at risk?* *Developmental Science*, 10(2), F8-F14.
- Ibid.*, p. F13.
- Steinberg et al. (2006).
- Ibid.*, p.21.
- Strauch, B. (2003). *The Primal Teen: What the New Discoveries about the Teenage Brain Tell Us about Our Kids*. New York: Anchor Books, p. 21.
- Underwood, N. (2007, May 28). *The teenage brain: Why adolescents sleep in, take risks, and won't listen to reason*. *The Walrus*, p. 10.

LES HOMMES SANS-ABRI ET LEURS FAMILLES

QUEL RÔLE LA FAMILLE JOUE-T-ELLE DANS LA VIE DES HOMMES SANS-ABRI AU CANADA? L'IMFC A ENTREPRIS UNE NOUVELLE ÉTUDE SUR LES SANS-ABRI ET LES STRUCTURES FAMILIALES.

Par Peter Jon Mitchell

ANoël, plusieurs d'entre nous se rassembleront en famille, autour d'une table festive, pour jouer ensemble d'un bon repas. Mais ceux qui, cette année, reçoivent leur repas des fêtes dans un refuge pour sans-abri, le feront en l'absence d'une famille.

L'IMFC a établi un partenariat avec *Mission Ottawa*, un refuge basé à Ottawa, pour déterminer comment lier les sans-abri à leur famille. Est-ce que ceux qui dépendent de services d'hébergement ont gardé un contact avec des membres de leur famille et, si oui, à quelle fréquence les voient-ils? La société essaie souvent de s'occuper des besoins immédiats des sans-abri, c'est-à-dire de la nourriture et du logement. Mais le besoin et le désir d'appartenir à une communauté par le biais d'une famille sont certainement aussi importants. Ce projet examine les relations entre le phénomène des sans-abri et la famille au Canada en faisant un survol des études dans ce domaine et en menant une brève enquête introductive.

Mission Ottawa, fondée en 1905, offre des ressources et un refuge aux sans-abri dans le centre-ville d'Ottawa. La nuit, il y a en moyenne 217 hommes qui y viennent. *Mission Ottawa* sert des repas, dirige un hospice et un programme de réadaptation à l'alcoolisme et à la toxicomanie, et offre aussi des programmes d'aide à la poursuite des études et des services d'emploi.

Afin d'explorer les relations familiales des sans-abri, l'équipe de *Mission Ottawa* a conduit une brève enquête auprès de 37 hommes qui ont fait part de la nature de leurs rapports avec leur famille immédiate et élargie. Les participants étaient tous engagés dans un programme permanent de la Mission, ce qui permettait de donner une certaine stabilité à l'échantillon. Bien que la taille de l'échantillon soit petite, l'étude fournit du moins un instantané de la vie à la Mission. En outre, une étude comme celle-ci est rare au Canada. Notre intention,

dans l'avenir, est de poursuivre de telles études avec un plus large échantillon et de les effectuer aussi dans d'autres provinces.

Beaucoup de recherche reste à faire dans l'étude de la connexion entre le phénomène des sans-abri et la famille, mais une étude américaine publiée ce printemps fournit certaines clés pour aider à comprendre l'information recueillie dans notre projet. Le sociologue Timothy D. Pippert indique dans son étude sur les sans-abri et leur interaction avec leur famille que ce phénomène est intimement lié à la perte des connexions familiales. Pippert réitère l'argument de deux universitaires, Donald Baumann et Charles Grigsby, proposant trois phases associées au fait de devenir sans-abri : la perte de la famille, la perte des amis et la perte de la communauté¹. Quoiqu'il ne fasse pas de lien de cause à effet, Pippert soutient que « l'institution sociale la plus importante et la plus efficace pour éviter à ses membres de vivre dans la rue est la famille. Le filet de sécurité familiale offre un soutien financier et affectif qui empêche les rangs de sans-abri d'exploser sur une base régulière². » Ce travail de Pippert explique pourquoi l'IMFC s'est engagé dans ce secteur de recherche.

Les hommes dans notre étude avaient peu de contact avec les membres de leur famille.

Près de 65 % des répondants ont déclaré avoir peu ou pas de contact avec leurs parents et leurs frères et sœurs et près de 84 % avaient peu ou pas de contact avec la famille élargie. Quoique nous n'ayons pas posé de questions sur les antécédents familiaux dans notre étude, plusieurs des répondants de l'étude de Pippert ont raconté des expériences douloureuses vécues dans leur enfance et dans leur vie de jeune adulte³. Les causes de rupture familiale les plus communes étaient l'alcoolisme et la toxicomanie, les abus, l'institutionnalisation, la séparation et le divorce⁴. D'autres études ont conclu que ceux qui ont été, dans le passé, placés en famille d'accueil sont représentés de façon disproportionnée parmi les sans-abri.

Cependant, certains de ceux qui dépendent de services d'hébergement gardent au moins un certain contact avec leur famille d'origine, ou reçoivent du moins une certaine forme de soutien émotionnel⁵.

Pour ce qui est de la situation matrimoniale, nous avons appris que 43 % des répondants étaient séparés ou divorcés, tandis que 54 % n'avaient jamais été mariés. Ceux qui étaient séparés avaient tous des enfants, mais seulement la moitié d'entre eux entretenait des rapports avec eux. De même, parmi les sans-abri divorcés ayant des enfants, 60 % n'avaient aucun contact avec leur progéniture. Pippert croit que le contact avec les enfants est souvent « bloqué » par l'ex-femme ou l'ancienne petite amie⁶.

D'autres études pourraient examiner les facteurs et les enjeux qui affectent la relation entre les sans-abri et leurs enfants. Notre étude n'a pas cherché à connaître l'âge des enfants, mais l'âge moyen des pères divorcés dans notre étude est de 48 ans. Nous avons constaté que ceux qui ne s'étaient jamais mariés étaient moins susceptibles d'avoir des enfants. Seulement 37 % d'entre eux avaient des enfants et, parmi eux, environ 29 % restaient en contact avec leur progéniture. L'âge moyen des pères jamais mariés est d'environ 34 ans.

Pippert affirme que le rôle de la famille dans le phénomène des sans-abri ne peut être ignoré. Nous sommes d'accord et nous préconisons davantage de recherche dans ce secteur. Le rapport comportant l'ensemble de nos résultats paraîtra prochainement.



Notes

1 Pippert, T.D. (2007). *Road Dogs and Loners: Family Relationships among Homeless Men*. Lanham: Lexington books, p. 5.

2 *Ibid.*, p. 56.

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

5 *Ibid.*, p. 65-66.

6 *Ibid.*, p. 80.

LE MARIAGE: LES RÈGLES DU JEU

LA PUBLICITÉ RÉCENTE SUR LA QUESTION DE LA POLYGAMIE
– UNE OCCASION DE RÉFLÉCHIR SUR LE MARIAGE...UNE FOIS DE PLUS

Par Andrea Mrozek

Chaque jeu a ses règles. Au Monopoly, la carte qui nous permet de sortir gratuitement de prison entraîne une libération immédiate, d'autres règles demandent de payer un loyer aux propriétaires fonciers lorsque vous arrivez sur leur propriété après avoir brassé les dés. C'est en vertu de ces règles que les joueurs gagnent, perdent ou sont disqualifiés. Donc si le mariage était un jeu, quelles seraient les règles? Non les règles de votre propre jeu personnel, mais plutôt celles que tout le monde connaît. Si vous n'avez jamais pensé au mariage de cette façon, vous n'êtes pas le seul – le mariage, après tout, n'est pas un jeu. Mais pour toute institution, il y a des règles que chacun connaît et suit. Alors pourquoi avons-nous tendance à considérer le mariage uniquement dans le contexte de notre propre relation personnelle, à penser seulement au conjoint avec qui nous déjeunons ou allons en vacances (ou pour certains à l'ex-conjoint avec qui ils partagent la garde des enfants)? Mais il s'avère que du point de vue de l'intérêt public, c'est erroné.

David Blankenhorn est président de l'*Institute for American Values*, une organisation non partisane qui étudie la famille américaine. Et dans son livre *The Future of Marriage*, il explique que redéfinir le mariage comme un contrat purement privé est peut-être la chose la plus dommageable que nous puissions faire à cette institution. Le mariage, écrit Blankenhorn, «est ce que les sociologues appellent une institution sociale – une façon de vivre socialement structurée, destinée essentiellement à répondre à des besoins sociaux (...). Si le mariage n'a pas de dimension publique valable et compréhensible, alors le mariage à toutes fins pratiques n'existe pas¹.» (C'est nous qui soulignons.) En bref, si le mariage ne comporte pas de règles que nous connaissons tous, il n'y a plus de mariage. Au bout du compte, le Monopoly sans faux argent, sans recevoir 200 \$ à chaque fois que vous passez la case «Départ», ce n'est plus du tout le Monopoly.

Un débat sur le mariage en été 2007

Au cours de l'été 2007, le mariage a fait les manchettes. Si vous avez manqué ça, c'est parce qu'on en a parlé en utilisant le mot «polygamie». Ce mot était répété par les médias d'information canadiens presque quotidiennement². Ce thème de la polygamie, connu autrement sous le terme de mariage par groupes, donne l'occasion de débattre de ce

que nous savons du mariage – et d'expliquer pourquoi nous ne tenons nul compte de la polygamie et ne la reconnaissons même pas comme un aspect, même mineur, du débat sur le mariage. Dans un contexte où les Canadiens entendent de plus en plus parler d'arrangements matrimoniaux alternatifs, demandons-nous pourquoi nous avons cette institution, une institution, par surcroît, où le gouvernement est concerné. De telles considérations, nous aiderons à manœuvrer dans le labyrinthe de droits et d'idéologies politiques et religieuses actuellement en compétition

Un intérêt public privé ?

Les pouvoirs publics sanctionnent légalement le mariage précisément parce que le mariage n'est pas un contrat privé. «Pourquoi, demande Blankenhorn, ne nous inquiétons-nous pas de la législation matrimoniale? Est-ce parce que la société se sent obligée de structurer et d'orienter les longues amitiés et les histoires de cœur? Naturellement non», répond-il³. Mais cette réponse n'est pas aussi évidente en elle-même qu'il le présume.

Aujourd'hui, notre culture définit le mariage, en partie du moins, comme une affaire privée, entre deux ego. Cela rend d'autant plus difficile de comprendre pourquoi nous voulons que la réglementation publique en cette matière occupe une place de choix dans nos préoccupations. En 2001, la Commission du droit du Canada a publié *Au-delà de la conjugalité: soutenir la capacité des Canadiens et des Canadiennes de participer à la réforme de leur droit*⁴. Le rapport a insisté pour que nous ne considérions pas la forme, mais plutôt la substance des relations interpersonnelles⁵. Ce rapport a en partie donné le ton des discussions subséquentes au sein d'une classe politique résolue à accorder à un groupe minoritaire la reconnaissance publique d'une relation amoureuse, intime et privée.

Tout ce dont vous avez besoin est d'amour

La députée Belinda Stronach a déclaré: Nous parlons d'êtres humains (...), de gens qui s'aiment et qui veulent passer leur vie ensemble⁶. Le député Ken Dryden a dit quelque chose d'analogue⁷. Et la députée Olivia Chow aurait aussi bien pu chanter la vieille chanson

des Beatles «All you need is love». Elle a joué sur des sentiments encore chauds: «(...) Ce fut un moment extraordinaire [la célébration d'un mariage de personnes du même sexe], avec des sourires rayonnants sur les visages de tous les participants et même des passants qui s'étaient arrêtés. Quel mal pourrait-il y avoir à cela puisque c'est le fruit de tant d'amour⁸?

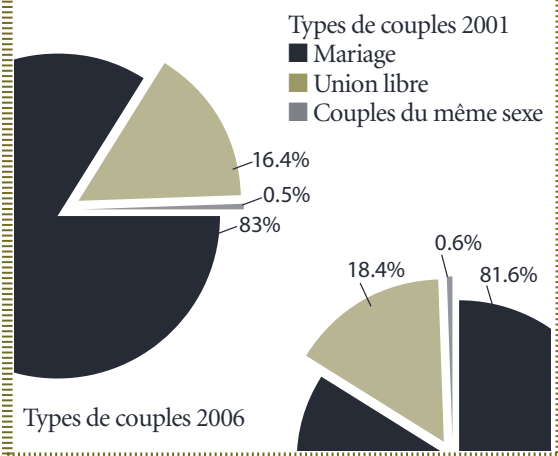
Ce genre d'arguments ne pénètre pas que les cercles politiques. Au moment où l'Église anglicane votait pour savoir si elle devait sanctionner le mariage de personnes du même sexe, un théologien a exprimé un leitmotiv similaire: Le Dr James Christie, le doyen de la Faculté de théologie de l'Université de Winnipeg a déclaré à un journaliste de la CBC en juin dernier: «Le défi chrétien consiste davantage à savoir comment aimer l'autre qu'à vouloir lui donner des règles à suivre⁹.»

À titre personnel, cela est peut-être vrai. Cependant les raisons personnelles en faveur du mariage doivent être distinguées

LES FAMILLES ÉVOLUENT, MAIS PAS DE FAÇON RADICALE

Par Hannah Podlich

Le recensement de 2006 a montré que le nombre de familles formées de couples en union libre a augmenté cinq fois plus vite que celui des familles formées de couples mariés. Même chose pour les couples du même sexe par rapport aux couples de sexe opposé. Certes, ces types de couples ont fait des gains énormes en pourcentage mais, en chiffres absolus, ils constituent toujours une minorité des couples canadiens. Si nous examinons l'ensemble des chiffres, nous voyons que la famille canadienne de 2006 ressemble beaucoup à celle de 2001. Les données peuvent donner lieu à diverses interprétations. Jetez un coup d'œil sur ces chiffres et jugez par vous-même.



Source: Portrait de famille, 2006. Statistique Canada. Calculs de l'auteur.



GIRLS GONE MILD: YOUNG WOMEN RECLAIM SELF-RESPECT AND FIND IT'S NOT BAD TO BE GOOD

SHALIT, W. (2007). NEW YORK: RANDOM HOUSE.

S'habiller convenablement. Décider de ne pas avoir de relations sexuelles. Exiger des magasins des vêtements décents, sans slogan obscène imprimé sur le tissu. L'auteur et commentatrice sociale Wendy Shalit souligne que, dans la culture d'aujourd'hui, de telles exigences constituent un acte audacieux de rébellion contre le statu quo libéral régnant dans les écoles, à la télévision et dans la publicité : Apparemment, aujourd'hui, être « rebelle » pour un jeune signifie retourner à des valeurs plus conservatrices.

Rebelle ou pas, ce livre est d'une lecture réconfortante pour les jeunes (et les parents) faisant face à une culture qui soutient qu'une relation sexuelle, c'est un choix que nous avons à n'importe quel moment, « dès que vous êtes prêt ». Le résultat ultime d'un tel principe est un environnement social dans lequel on considère mature le jeune téméraire qui se lance dans des exploits sexuels, alors que celui qui s'en garde n'est « pas cool » et qualifié d'immature. Shalit cite un magazine dont le « Check-list de l'état de préparation aux relations sexuelles » juge que vous êtes prêt à l'acte sexuel si vous êtes capable de le « séparer de l'amour » : « Ce qui était considéré pathologique, écrit Shalit, est maintenant vu comme un signe de maturité. »

Vous trouvez ce conseil d'un magazine déprimant ? Préparez-vous à un interminable cortège de jeunes filles d'aujourd'hui agissant comme des prostituées, paye en moins. Mais dans l'obscurité, l'espoir subsiste – et c'est là le principal message de Shalit. Des filles portent des vêtements avec pudeur et modestie. Certaines parlent publiquement de s'abstenir de relations sexuelles jusqu'à ce qu'elles aient complété leur éducation et atteint leurs propres objectifs – et aussi jusqu'à ce qu'elles aient rencontré l'homme qu'elles marieront.

Études et sondages montrent que les jeunes filles d'aujourd'hui ne sont pas différentes des femmes d'autrefois. Elles aussi désirent encore avant tout une famille et des enfants, à côté d'autres objectifs liés à la carrière. Les femmes d'aujourd'hui ont la chance d'avoir des choix ; elles doivent savoir comment exercer pleinement ces choix et comment une vie sexuelle trop précoce peut les réduire. Autrefois, on disait aux filles d'être douces, maintenant elles choisissent la douceur comme une solution de rechange saine. Qui l'aurait dit ? Modernité ne rime pas avec modestie.



FROM NURTURING THE NATION TO PURIFYING THE VOLK: WEIMAR AND NAZI FAMILY POLICY 1918-1945

MOUTON, M. (2007). NEW YORK: CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS.

La famille joue un rôle important dans la santé des nations ; de fait, elle est la nation. À quel point l'État devrait-il s'impliquer dans la vie des familles ? Et quel but une politique familiale doit-elle viser ? Michelle Mouton, professeur adjointe d'histoire à l'Université du Wisconsin, compare le développement et le rôle de la politique familiale en Allemagne durant le régime de Weimar (1916-1932) à ceux sous le régime nazi (1932-1945). Utilisant des documents juridiques et ecclésiastiques ainsi que des entretiens menés auprès de femmes affectées par ces politiques, Mouton analyse les objectifs de ces politiques familiales et leurs résultats souvent contradictoires.

Dans la période troublée qui a suivi la Grande Guerre, les responsables politiques des deux régimes ont préconisé des familles fortes et des taux de natalité accrus. Mouton examine l'effet que des politiques nationales ont eu sur le mariage, le divorce, la maternité, les foyers nourriciers et l'adoption, en insistant particulièrement sur l'influence de ces politiques dans la vie des femmes. Elle dépeint la République de Weimar comme une période où des valeurs comme la démocratie, le socialisme, la modernité et le féminisme étaient discutées en même temps que la nécessité de familles saines. Mise à l'épreuve par des changements économiques et sociaux, la République de Weimar n'a atteint que des consensus limités concernant les besoins de la famille, ce qui a eu comme conséquence un processus politique extrêmement

lourd. Le gouvernement national-socialiste a capitalisé sur cette faiblesse, qui a frayé le chemin à l'idéal familial nazi, pliant sa politique familiale à son régime raciste et à ses objectifs. Le régime nazi a tenté de séparer les citoyens « sans valeur » de ceux qui ont une « valeur », centralisant le contrôle des familles et l'assistance sociale et se faisant le champion de la maternité aryenne, considérée comme un devoir social. Mouton signale que plusieurs femmes habiles ont utilisé ces avantages qui leur convenaient à des fins personnelles plutôt que nationalistes, sans adhérer aux autres politiques nazies. Les Églises et les responsables locaux ont aussi eu tendance à résister au régime à l'échelon local, entravant la mise en œuvre des politiques. Mouton démontre comment les valeurs fondamentales du régime nazi, ses buts raciste et idéologiques, ont finalement altéré la définition de la famille.

L'utilisation par Mouton d'archives des tribunaux locaux et d'entretiens avec des femmes à qui on a demandé quels effets concrets ont eu ces politiques dans leur vie rend cette lecture fascinante. Ce livre invite le lecteur du XXI^e siècle à voir comment les nations déterminent les valeurs au centre des politiques familiales et à considérer le rôle de l'État dans la vie des familles, et ce même dans les pays libres et démocratiques comme le Canada.

THE WAR BETWEEN THE STATE AND THE FAMILY: HOW GOVERNMENT DIVIDES AND IMPOVERISHES

MORGAN, P. (2007). GREAT BRITAIN: THE INSTITUTE OF ECONOMIC AFFAIRS.



Notre Terre est vraiment une planète solitaire. En avril 2006, une personne esseulée a été découverte à Londres en Angleterre dans son appartement – morte depuis des années. Patricia Morgan commence son livre avec cet exemple poignant de notre monde solitaire, mais passe directement aux aspects économiques de « l'atomisation des ménages ». Par cette expression, elle évoque la vitesse croissante avec laquelle nous brisons nos connexions familiales et le manque d'interdépendance entre les membres de la famille. Sa thèse est que nous sommes encouragés par les pouvoirs publics, par leur financement et par leurs subventions, à être plus « indépendants » -- lisez plus solitaires.

Les gouvernements successifs, des conservateurs de Margaret Thatcher jusqu'aux travaillistes de Tony Blair, ont contribué à créer un monde fragmenté par les politiques et par les mesures incitatives mises en place au fil des ans. Morgan ne blâme pas un programme politique en particulier, mais souligne plutôt comment on n'a pas donné au mariage, en tant que garde-fou par excellence contre la pauvreté, les avantages et les incitations économiques qu'il mérite : « Le travail réduit la pauvreté, mais le mariage est peut-être l'influence principale à long terme contre la pauvreté », écrit-elle. En bref, comme tous les économistes le savent : c'est une affaire d'incitation. Et on a peu donné

au mariage, au détriment de la lutte contre la pauvreté. La monoparentalité, soutient-elle, a été rendue « moins répulsive » (elle n'est pas assez insensible pour suggérer que toutes les femmes choisissent la monoparentalité pour obtenir des prestations gouvernementales) par des subventions et diverses prestations aux parents seuls. Mais tout cela n'a pas réduit la pauvreté des familles monoparentales : « La baisse du pourcentage de parents seuls qui ne travaillent pas du tout a été contrebalancée par une augmentation du nombre d'enfants élevés dans des familles monoparentales. »

La force du livre est dans la façon dont Morgan écrit : elle livre ses témoignages factuellement et sans passion. Le plus rafraîchissant est l'absence de verbiage féministe sur « l'équité entre les sexes ». Ce qu'elle soutient, c'est que les familles s'adaptent aux politiques gouvernementales – et que ce sont de mauvaises politiques gouvernementales qui sont présentement en place. Ces politiques, en effet, augmentent la pauvreté des enfants et des familles même si elles prétendent la combattre. Ses solutions sont simples : « La famille n'a pas besoin d'être favorisée, mais la discrimination contre elle doit cesser. » Pourquoi ? Pour avoir des pays plus forts et une planète moins solitaire. Après tout, les politiques économiques visent un territoire habité par des personnes en chair et en os.

EVERYTHING CONCEIVABLE: HOW ASSISTED REPRODUCTION IS CHANGING MEN, WOMEN, AND THE WORLD

MUNDY, L. (2007). NEW YORK: ALFRED A. KNOPF.



Cette étude aussi rafraîchissante qu'honnête du phénomène de la procréation assistée illustre l'ampleur et le caractère souvent inattendu des conséquences que peuvent avoir les traitements de fertilité. Mundy joint des faits médicaux à des récits personnels de couples infertiles et permet ainsi au lecteur de jeter un regard intérieur sur la science, mais plus encore peut-être, sur les émotions des parents engagés dans ces montagnes russes appelées traitement de fertilité. Mundy aborde un éventail impressionnant de scénarios et de résultats, qui met à nu les dilemmes éthiques et les risques pour la santé qui sont inhérents à ce type de technologie.

Ainsi Ann, mère porteuse pour un couple gai formé de Doug et de Eric, qui est presque morte d'une hémorragie après avoir donné naissance aux jumeaux Sophia Rose et Elizabeth Ruby. Les jumeaux ont été conçus après que Doug et Eric eurent recruté une donneuse d'ovules ayant fourni 18 ovules pour les mélanger avec leur sperme, créant deux filles avec deux mères et deux pères. À cet égard, le livre montre également comment la définition même de la famille est transformée pour y inclure donneurs, mères porteuses et couples qui, ne

pouvant avoir d'enfants, ont recours à la « sous-traitance ».

Avec des titres de chapitre honnêtes et brutaux comme « Faire paraître l'avortement facile », « L'éradication des foetus », « La réduction sélective » et « Le secret le mieux gardé de la PMA » (procréation médicalement assistée), Mundy démontre qu'elle n'a pas peur de s'attaquer à des sujets difficiles ou controversés, comme la réduction sélective, un procédé souvent utilisé dans les traitements de fertilité en vertu duquel un ou plusieurs foetus sont tués pour faire de la place à plusieurs autres exemplaires.

Néanmoins, Mundy est peu encline à prendre parti sur les questions dont elle traite. Sa force est d'exposer, en dépit de son énorme sympathie pour les couples stériles qui aimeraient avoir des enfants, plusieurs dilemmes en matière d'éthique et de santé que soulève le recours à cette technologie. Ce livre offre une merveilleuse introduction à cette technologie compliquée, industrie en pleine expansion qui ne montre aucun signe de disparition dans un avenir proche.

Par Peter Jon Mitchell

Avant, MTV faisait jouer des vidéo-clips, mais maintenant la grosse machine américaine spécialisée dans la culture des jeunes offre beaucoup de télé-réalité. Maui Fever, par exemple, est une émission de télé-réalité mettant en vedette des jeunes riches et hédonistes comme Chaunte, que le site Internet de MTV décrit comme ayant « un appétit féroce pour le sexe opposé. ». Déplacez-vous sur le continent jusqu'à New Port Harbor et vous trouverez quelque chose de similaire avec des filles un peu vaches dans un soap-réalité intitulé *Laguna Beach*. On peut ensuite continuer à s'amuser sous le soleil avec des surfeurs complètement bourrés dans *Living Lahaina*. Avec de tels groupes, vous pourriez penser que tous les adolescents sont des hédonistes qui boivent et courent d'un lit à un autre. Et vous auriez tort, bien que vous ne risquiez pas de l'apprendre en écoutant MTV et ses émissions de télé-réalité.



Ironiquement, c'est le plus récent sondage de MTV qui montre que les jeunes d'aujourd'hui vivent une réalité très différente. Si les résultats du sondage avaient fait l'objet d'une émission de télé, elle aurait pour titre « Liens familiaux, 2e partie ». Lorsque MTV a demandé, en avril dernier, à des jeunes ce qui les rend heureux, les résultats ont été étonnants.

Étonnants parce que les jeunes ne cherchent pas le bonheur dans le sexe, les drogues ou un style de vie proche des stars de la chanson. L'étude sur le bonheur des jeunes repose sur un questionnaire administré à 1280 jeunes de 13 à 24 ans, à qui on a demandé ce qui les rend heureux. Apparemment, la plupart des jeunes ne pensent pas que le style de vie excessif des rockers et des idoles de la pop les rendrait heureux. Seulement 7 % ont dit que consommer des drogues les rendait heureux, tandis que 79 % ont répondu que la question ne s'appliquait pas à eux puisqu'ils n'en avaient jamais consommées. Environ 25 % ont dit que l'alcool les rend quelque peu ou très heureux, et 55 % ont affirmé que la question ne s'appliquait pas. Un plus grand pourcentage

d'adolescents trouve le bonheur dans la spiritualité plutôt que dans le sexe (45 % répondant que la question ne s'applique pas). En fait, quand est venue la question de la célébrité, 71 % ont dit qu'ils ne veulent pas être célèbres. Bien que les idoles de la pop soient plus surexposées que jamais, la plupart des jeunes croient que le bonheur se trouve ailleurs.

Le plus étonnant de tout ? Quand MTV a demandé aux jeunes la chose qui, dans la vie, les rend le plus heureux, passer du temps en famille est arrivé en haut de la liste. En plus, 73 % ont dit que leur relation avec leurs parents les rend heureux. MTV a alors demandé aux jeunes quels étaient leurs héros. Un membre de leur famille comptait pour 11 des 20 réponses les plus courantes. Lorsque les adolescents sont représentés dans les médias, leurs familles sont souvent étrangement absentes ou semblent ne pas s'intéresser vraiment à eux. Aucun doute que les conflits familiaux soient une partie de la vie, mais ces images ne sont pas conformes à ce que les adolescents disent au sujet du rôle de la famille dans leur vie.

L'enquête a également demandé aux jeunes ce qui, selon eux, devrait leur apporter le bonheur dans l'avenir. Une grande majorité des répondants ont dit qu'ils prévoient se marier et avoir des enfants et qu'ils croyaient que cela leur apporterait le bonheur. En dépit du nombre de célébrités qui ont récemment renoncé au mariage, il semble que les jeunes d'aujourd'hui aient l'intention de faire ce que les générations du passé ont toujours fait.

Bien que le sondage sur le bonheur soit encourageant, plusieurs jeunes vivent les conséquences des piètres choix inspirés par ce qu'ils voient à la télé. Une vie d'excès n'est pas bonne pour le corps ni l'âme, mais il n'est pas toujours facile pour un jeune de se garder de ce genre d'excès, spécialement quand il est inondé d'images venues des médias comme MTV, qui fait passer pour normaux des comportements risqués. Pour des jeunes du secondaire, la perspective d'être rejetés ou d'être étiquetés comme quelqu'un de « pas cool » est considérée comme un risque très élevé. Aussi est-il d'autant plus encourageant d'apprendre qu'une poignée de jeunes rejettent ces modèles, comme ces jeunes filles qui ont organisé un boycott d'un important fournisseur de t-shirts sur lesquels étaient imprimés des slogans sexuels dégradants et qui l'ont ainsi obligé à mettre fin à la vente de ces produits.

C'est Larry Norman, le « righteous rocker » (le rocker vertueux) des années 70, qui déplorait l'excès de célébrité ayant mené à la mort de Jimi Hendrix et de Janis Joplin en chantant « *Rock and roll may not be dead, but it's getting sick* » (Le rock-and-roll n'est peut-être pas mort, mais il est tombé malade). Trente ans plus tard, on a été témoin du suicide du rocker Kurt Cobain, de l'overdose du chanteur d'*Alice in Chains Layne Staley* et de la mort violente de la superstar du rap connu sous le nom de *Notorious B.I.G.* Les idoles de l'industrie de la musique et les stars des émissions de télé-réalité à MTV pourraient bien ne pas être en meilleure santé. Il y aura toujours certains adolescents attirés par les comportements à haut risque de leurs idoles, mais heureusement la plupart des jeunes ne marchent pas. Pourquoi donc MTV insiste-t-il pour les représenter tous comme des hyper-rebelles ou des copulateurs défoncés ? La plupart des adolescents sont plus heureux lorsqu'ils sont avec les gens qu'ils aiment. Il est à peu près temps que notre culture, y compris MTV, témoigne de cette réalité.

ASSOCIEZ-VOUS À NOS EFFORTS VISANT À ANALYSER LA POLITIQUE FAMILIALE CANADIENNE À LA LUMIÈRE DES RECHERCHES DE PREMIER ORDRE.

Nous avons fait en sorte qu'il vous soit facile de devenir un de nos partenaires. Consultez notre site Internet (www.imfcanada.org) pour en savoir davantage au sujet de nos catégories de soutien et ralliez-vous à nous dès aujourd'hui!

CATÉGORIES DE SOUTIEN:

NIVEAU	MONTANT ANNUEL	DON MENSUEL MIN	AVANTAGES
Sympathisant	De 50 à 99 \$	S/O	Exemplaire gratuit de la revue de l'IMFC et avis sur toutes les activités et recherches
Ami	De 100 à 349\$	10\$	Tous les avantages des sympathisants, plus des exemplaires de toutes les fiches d'information et de tous les rapports
Club de recherche	De 350 à 999\$	30\$	Tous les avantages des amis, plus un rapport trimestriel spécial
Club exécutif	De 1000 à 4999\$	85\$	Tous les avantages du Club de recherche, plus des enregistrements de toutes les activités, ainsi que des invitations à des réceptions exclusives précédant les activités.
Club des chefs de file	De 5000 à 9999\$	425\$	Tous les avantages du Club exécutif, plus des invitations à des activités spéciales auxquelles participent des conférenciers de marque et des décideurs
Club des visionnaires	10 000\$ et plus	850\$	Tous les avantages du club des chefs de file pour trois personnes



**SI NOUS N'ÉTIONS PAS LÀ, COMMENT
POURRIEZ-VOUS ÊTRE AU COURANT?**



Il vous faut les informations les plus exactes concernant les sujets et les enjeux qui influent sur la famille canadienne. Notre objectif est de vous les transmettre.

À l'Institut du mariage et de la famille Canada, nos études rigoureuses vous permettent de comprendre clairement et en profondeur les politiques qui façonnent les familles d'aujourd'hui et qui influenceront celles de demain. Nous nous intéressons à tout ce qui concerne la famille canadienne.

Consultez notre site Internet (www.imfcanada.org) et enregistrez-vous pour avoir accès sans frais à des outils et à des ressources, ou pour mettre un associé en contact avec notre site.